
BRITTIA

BULLETIN MENSUEL

d'Etudes et d'Action Nationale Bretonnes



ABONNEMENT : l'année : 4 francs

Le Numéro : 0 fr. 40

Etranger : 4 fr. 50.

BUREAU : 18, Rue Duguay-Trouin, LORIENT

Imprimé sur papier fait en Bretagne
par l'Imprimerie CH. NORMAND, 4, rue Trochu - HENNEBONT
SPÉCIALITÉ DE LIVRES BRETONS

devra donc être adressé à M. Y. LE DIBERDER, 18, RUE DUGUAY-TROUIN, LORIENT.

Il ne sera tenu compte pour le numéro en cours d'aucun article ou d'aucune communication parvenant après le 2 de chaque mois. Il est expressément recommandé à tous les collaborateurs d'écrire très lisiblement. Cela leur est expressément recommandé. C'est expressément recommandé, que cela leur est. *Recommandé* EXPRESSEMENT. Comment donc le dire pour être compris ?

A la demande de quelques personnes, nous faisons tirer plusieurs exemplaires de notre revue sur papier de luxe inaltérable. L'abonnement à cette édition est de six francs par an.

N.-B. — La direction de BRITTIA croit devoir rappeler à tous ses collaborateurs que la langue de correspondance entre Bretons doit être, comme la langue de conversation, autant que possible le breton.

BREIZIZ ! HO SKOAZEL D'AR VREIZIZ !

Industriels et Commerçants Bretons,

Vous vous plaignez avec juste raison de l'invasion de la Bretagne par des produits manufacturés ailleurs et qui, grâce à une réclame éhontée, menacent d'évincer définitivement du marché breton les produits indigènes, souvent préparés avec plus de probité pourtant. Dites-vous bien que ce n'est là qu'une conséquence entre mille de la crise de dénationalisation que subit notre pays. Dites-vous bien que seule une vigoureuse réaction nationale peut remédier à l'état de choses dont vous souffrez. Il faut établir au plus tôt une solidarité bretonne vous préservant, vous, les Bretons, de la concurrence chez vous des non-Bretons. Dites-vous bien que seuls les champions de la langue bretonne peuvent pleinement y parvenir, car ils sont les protagonistes du lien national, véhicule d'une culture nationale. Ceux qui veulent énergiquement l'indépendance intellectuelle de la Bretagne veulent tout autant déjà son indépendance économique ; mais ils sont persuadés en outre que celle-là précipitera l'avènement de celle-ci. Ils sont vos meilleurs soutiens et les plus désintéressés. Ils ne vous marchandent pas leur concours ; ne leur marchandez donc pas le vôtre. Il est autant de votre intérêt que de votre simple devoir de Bretons de nous aider dans notre œuvre, en nous procurant abonnements et annonces.

BRETONS.

Achetez vos meubles en Bretagne et n'encouragez que le véritable art mobilier breton.

ATELIERS SAINT-GWÉNOLE

A. ELY-MONBET

Sculpteur

CAUREL

MOULIER ALLIÉS ET CIVILS

(Côtes du Nord)

Franco de tous frais

Pourquoi le renom PAR-
TOUT des meubles sor-
tant des Ateliers Saint-
Gwennolé ?

Parce qu'ils sont étri-
diés ; d'un goût breton
sûr, exempt du banal
pittoresque ordinaire ;
QU'ILS REPRÉSENTENT UN
ESSAI D'ART NÉO-BRETON
INSPIRÉ DE L'ANCIEN ART
DÉCORATIF CELTIQUE ;
qu'ils sont enfin d'un
prix modéré, étant faits
à la campagne.

ROIT HO SKOAZEL DA
GENTA D'AN BUDOCHOM
WAR AR MAEZ.

Soir de Bretagne

Enfin sorti des dernières ruelles du hameau, et tourné le dernier toit de chaume, c'était la mer ; la mer entière, illimitée, apparaissant comme une immense plaine de légende toute de clarté sans éclat, là-bas, tout là-bas, au-delà de la passe qui s'ouvrait entre la pointe et l'île. Au milieu d'elle, vers l'occident, un lointain et fantastique brasier ; un amas de ruines rougeoyantes ; un énorme monu-
ment de décombres dont étincelait la cime incandescente, tandis que semblait s'en élever, dans la clarté splendide qui en montait, plus chaude que l'éclat de l'or rouge, de lourdes bouffées de nuages, — ainsi que la fumée fuse en spirale des tisons à demi-éteints. Et l'on restait contem-
pler les dernières phases de cet incendie qui achevait à cette heure de détruire la plus merveilleuse et la plus atti-
rante sans doute des cités, la ville sans égale aux incom-
parables palais de bois sculpté, la cité-reine du monde celtique, dont tout ce monde avait rêvé, et que personne n'avait encore su découvrir. Or voilà qu'elle se révélait ainsi dans son désastre, effrayante, ce soir où des pirates inconnus, rois de la mer, venaient de la faire crouler en-
fin sous la violence des flammes...

Et la mer se prit à chanter. Se prit à chanter la vieille démente, qui ne sait jamais que se taire ou chanter ; chanter son rêve candide et frais à certains jours, et si déli-
catement tendre que le cœur fond à l'écouter ; chanter sa

peur quand le vent la brusque et que la harcèle la grêle ; hurler rythmiquement son affolante angoisse quand la saisissent en hiver d'inexplicables hallucinations ; puis se calmer pour se remettre à chantonner plus bas, sourde et grognonne ; — et parfois se taire, absolument. Jours d'ivresse, alors, et de passion sous la splendeur de l'été. Jours où le chant qu'elle ne dit pas s'élève, sans pareil, dans le cœur de ceux qui savent la comprendre, et qui adorent la vieille folle comme la plus captivante chose encore, de la navrante vision qu'est la vie.

Or la mer chantait, — on ne savait d'abord quel poème. Les lueurs qui occupaient tout l'Occident, l'impressionnaient, sans qu'elle en entrevit le tragique. Elles éveillaient seulement et tout-à-coup dans son obscure mémoire le souvenir de hauts faits des anciens temps. Et comme, au second seuil de l'existence, les vieux sentent remonter par fragments à leurs lèvres les chants de leur enfance, la mer de Bretagne se mit à répéter, songeuse, les morceaux de quelque poème de jadis, retraçant une barbare et grandiose épopée.

Elle chercha longtemps. Ses vagues, mains innombrables, tâtonnaient sur les plages comme sur un immense clavier. Elle les glissait entre les roches, les frappant, et aussi les balises, à coups durs, comme du plectre on frappait les cordes de la lyre. Sur le sable, de longues algues venaient échouer, comme si elle venait de reprendre et de nettoyer des instruments délaissés depuis longtemps. Et peu à peu, sous la brise légère, on finit par entendre continuellement ce poème, composé dans une langue inconnue ; plein de violence et d'élan, et sublimement lyrique ; poignant récit d'aventures guerrières, et d'amour.

C'était d'abord, soutenant des paroles étranges, comme des grognements d'orgues qui montaient austèrement vers les cieux. Ils hulaient, d'un rythme immense, comme les vagues sous le vaisseau long qui avait amené dans ce pays

un jeune prince au cœur insatiable, et trop fier pour consentir à vivre encore sur le sol d'une patrie que souillait l'étranger vainqueur. Et la mer disait par tout son chant, combien profondément elle chérissait le tiern ardent qui délaissant son Occident natal, à elle s'était fié pour aller tromper son incurable nostalgie de lui-même, qu'il n'arrivait pas à réaliser, en cherchant des aventures dignes de lui dans le Midi. Et la mer l'avait déposé sur cette terre, autour de qui ses mêmes vagues demeuraient, fidèles, balançant son vieux vaisseau toujours au mouillage dans quelque port naturel ignoré, et attendant avec une patiente confiance son retour pour le reprendre. Car elles étaient sûres, bien sûres, que s'il vivait il reviendrait ; et un soir, un doux soir de cher hiver, sans doute, elles le reconduiraient joyeuses, l'escortant, moutonnantes, comme les marsouins folâtraient devant le navire qu'ils précèdent ; elles le reconduiraient, rassasié, plein de lumineux souvenirs, vers la baie montagnaise de Kernyw, Glamorgan, Reghed ou Gwynez, grand ouverte au flot de l'Ouest, d'où il était parti... — Mais c'étaient maintenant des cris de guerre, accompagnant une marche victorieuse vers le Sud, au cœur des pays où toute l'année le soleil est clair, où l'homme toujours est plein de gaieté, où le vin est chaleureux et doux... — Puis soudain des fracas de cymbales éclataient, scandant un chant de gloire. Et en même temps résonnaient les notes stridentes des buccins, sonnant si clair, semblait-il, que l'on en croyait sentir bientôt le cuivre vibrer aux lèvres. Et l'on suivait alors en pensée le retour du Barbare triomphant vers la ville latine, luxueuse et pleine de splendeurs, qu'il avait sauvée, rien que pour son plaisir peut-être, des hordes de l'envahisseur. Elle s'offrait à lui, toute entière ; les jeunes filles nobles de la cité, chargées de fleurs, s'avançaient hors des portes pour le recevoir, en radieuses théories. De nouveau, l'on entendait les cymbales et les cistres, et des instruments inconnus

s'unissant en un hymne puissant d'allégresse ; et encore les acclamations délirantes de la foule, — et le silence tomba soudain ; comme la foule se tut d'un coup, quand elle vit son héros s'avancer indifférent, un pli de tristesse au coin de la bouche, son œil bleu errant sans se fixer sur les monuments de la ville, suivant un rêve que se reprenait à nourrir son cœur inassouvi... Et bientôt, il disparut, étrangement ; et pas un de ses douze mille soldats n'avait jamais pu le revoir, et pas un d'eux n'était revenu vers le navire délaissé. Mais dans le grand silence qui se fit sur le nom du jeune chef, la mer avait entendu monter très lentement un chant lointain ; discret et tendre, plus pur et plus passionné que celui de la viole était-il. Et c'est lui qu'elle répétait, ce soir ; comme elle se mit aussi à faire écho, par delà les siècles, à la plainte mélancolique d'un biniou, musique des exilés et des captifs :



Le crépuscule, sorti on ne sait d'où, approchait. Une fine brume, peu à peu, menaçait de voiler le paysage ; et le sable de la dune devint glacial. Là-bas le couchant rougeoyait toujours, seul point de l'espace où la nuit ne marquât pas encore sa domination. — Cependant, au-dessus de l'île qui se balançait sur les flots comme un berceau, apparaissait la lune légère, pendue, verticale, comme sur le mur un croissant de pâle ivoire, ramassé dans les bagages de quelque émir en déroute...

AP GRUFFEZ AP KENAN.

Un lien avec les Galles

CENNAD CATHOLIG CYMRU. (THE LITTLE MESSENGER OF CATHOLIC CAMBRIA). Directeur et Administrateur : The Rev. G. M. Trébaol, O. M. I. Catholic Church, LLANRWST, (Pays de Galles, comté de Denbigh). Abonnement : 3 fr.

Nous ne saurions consacrer une simple note à notre confrère cambro-breton. Ni la nature de cette revue mensuelle, ni la vive sympathie qu'elle nous inspire, ni la si cordiale amabilité dont a bien voulu faire preuve envers nous le Père Trébaol, ne nous permettraient de faire si peu sans reproches de conscience.

C'est que de toutes les revues celtiques, en effet, celle que *Brittia* sent le plus près d'elle, en raison de l'hostilité du milieu ambiant et des difficultés toujours nouvelles rencontrées au cours de l'entreprise, c'est bien le *Messenger Catholique de Cambrie*. Tracasser pour les réveiller, les poing-clos de régionalisme ; si vous aimez mieux, essayer de grouper en formation de guerre les cancre-dormeurs de l'*Aremorica Regio*, ici ; s'efforcer de regagner des populations protestantes à la foi catholique, là-bas ; — il appert assez que ce sont deux tâches également ingrates. Mais *Brittia* reconnaît pourtant que sa situation est privilégiée au prix de celle du *Cennad*. Car nos anges de régionalisme sont malheureusement incapables dans leur grande bonté du fanatisme qui anime les sectes protestantes celtiques. Nous considérons donc qu'il est de notre devoir de mettre au service de notre résolu confrère un peu de l'énergie qui ne trouvera sans doute pas son emploi ici.

Si les protestants gallois sont capables d'une grande force de résistance, c'est ce qu'on sait, quand on n'est pas régionaliste. Ils sont les dignes fils de notre race, sous ce rapport ; ils s'avèrent bien nos frères. Ils croient dur comme fer à ce qui leur paraît être vrai, et ne peuvent concevoir dès lors la possibilité de concessions prolongées. Nous ne sommes pas fort pour deux sous en histoire des religions, mais il nous semble que s'il y a un pays où le protestantisme ait atteint son paroxysme, c'est bien la Cambrie. Nulle part la protestation n'est plus fré-

quente, ni plus facile. Les Eglises sont innombrables. Il y en a autant que de bourgs ; peut-être bien plus, si nous en croyons le rapport d'un Cambro-Breton bien placé pour connaître l'état d'esprit de sa race : M. Arthur Loth, (le fils de M. J. Loth). Il nous disait il y a quelques années, au cours d'une causerie à la *Fédération des Etudiants Bretons* de Rennes, (du temps de M. Cuillandre), qu'il n'y avait rien de facile comme de fonder une Eglise en Galles. On n'est plus d'accord sur un point quelconque avec l'Eglise dont on fait partie ? Eh bien on s'en va ! Et avec quelques amis on fonde son Eglise à côté. Il est difficile de pousser plus loin l'amour du libre examen. Et il est sans doute rare aussi de voir la religiosité de toute une nation rendue si près de l'état morbide, si même elle n'y est pas constamment. En tout cas, des crises extrêmement graves et violentes se produisent de temps à autre : ce sont les *revivals*, réveils religieux qui atteignent un degré d'intensité extrême en Galles, et de là gagnent petit-à-petit, et avec plus ou moins d'effet, toutes les parties de ce qu'on appelle le Royaume-Uni. Et même la France. Mais à plus tard ! — Ces mouvements ne semblent avoir rien de commun avec ceux qui ébranlèrent, (il n'y a pas d'autre mot) parfois le monde catholique, et notamment la Bretagne, qui en est restée profondément marquée, si nos inductions personnelles sont bien fondées. Ces crises semblent l'apanage, aux temps contemporains du moins, du protestantisme, puisqu'à notre connaissance, il ne s'en est produit hors de Galles depuis dix ans, qu'à Cassell, il y a deux printemps. Celle qui remua si intensément notre sœur bretonne en 1905, a été très curieusement étudiée d'un point de vue purement et simplement aliéniste, par M. Rogues de Fursac, dans son livre : *Un mouvement mystique contemporain : Le Réveil religieux du Pays de Galles*. (Paris, Alcan, édit., 108, Boul. Saint-Germain — 1907 — 2 fr. 50). Si fort qu'il nous ait intéressé sur le moment, nous croyons sentir aujourd'hui que nous n'avons pas encore accordé à ce livre toute l'attention qu'il méritait. Nous y trouvons, nous pensons bien, de nombreuses suggestions permettant d'éclairer bien des questions délicates de notre psychologie ethnique. Puissent ces mots nous dispenser de recommander plus explicitement cet ouvrage si captivant à nos lecteurs.

Extrêmement divisée, la religion galloise, au sens le plus large du mot, sait cependant acquérir un esprit de corps assez ombrageux au besoin. En ce moment les Galles sont unies d'un bout à l'autre, on peut dire, par un sentiment commun. Elles réclament le désétablissement de l'Eglise Anglicane en Galles, c'est-à-dire la séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'Eglise Anglicane n'a jamais en effet été bien adoptée ni même reconnue par la nation galloise. Ils la trouvaient « aristocratique et despotique, à demi papiste », dit M. F. Lot ; « et ils se rallièrent en masse à la réformation des Méthodistes. Ils précédèrent même John Wesley dans cette voie. Dès 1791 les méthodistes gallois prennent le nom de *Welsh Presbyterians*. » On comprend que la Cambrie se refuse à entretenir ainsi chez elle une église qui lui est et lui reste étrangère. Nous disons : cela on le comprend ; rien de plus. Nous n'avons pas à intervenir dans cette question qui est beaucoup plus délicate et compliquée qu'on ne pense, et ne nous y intéressons pas ; sauf pour nous réjouir de voir le sentiment national s'accuser et s'affermir en Cambrie, et aussi pour nous féliciter que ç'ait été l'occasion pour les Irlandais et les Gallois d'un pacte d'alliance, chacun des peuples accordant à titre de réciprocité son appui au Parlement à l'autre pour l'obtention des grandes revendications nationales respectives. Puisse cet esprit de solidarité et de mutuelle compréhension sortir (vainqueur) du terrain politique, et entrer plus avant chaque jour sur celui de la culture.

On peut voir par tout ce que nous avons déjà dit, quel intérêt peut présenter pour l'Eglise catholique la récupération de la province galloise. On le verrait encore plus si on connaissait mieux en Bretagne l'histoire des premiers temps de l'Eglise celtique, histoire sur laquelle Bleimor nous donnera quelques impressions, un de ces jours. On ignore trop en Bretagne la hauteur de ces figures de saints des premiers siècles de l'ère celtique chrétienne. Saint Gildas est au moins aussi grand qu'Arthur, que d'ailleurs il n'aurait pas craint de reprendre à l'occasion, comme cela faillit se produire vers 530, quand Arthur eut assassiné de façon plus ou moins déguisée le propre frère de Gildas, Hueil, chef des Bretons du Nord ; celui-ci en effet, par ambition pure, fondée d'ailleurs, mais coupable, s'était fait le rival d'Arthur et le combattait au lieu de marcher avec lui

contre les Saxons, que tous deux eussent sans doute écrasés pour longtemps, — qui sait ? complètement peut-être. En tout cas, si Arthur y échappa, il est cinq autres rois de Bretagne, (de la Bretagne insulaire) qui se firent traiter par saint Gildas plus véhémentement et plus durement que Théodose le Grand à Milan par saint Ambroise. Mais qui le sait en Bretagne ? Tout le monde connaît l'aventure de Théodose, et tout le monde ignore celle de Maglocos.

Tout le monde ignore aussi la part que prirent dans ce pays les évangélistes gallois à la conversion de nos ancêtres indigènes ; nous voulons dire des Armoricains ; — et d'une façon plus générale, à « l'établissement du culte en Armorique et en Cornwall ». C'est l'expression même de M. Loth dans les « conclusions » de son si précieux travail sur *les Noms des Saints Bretons*. (Paris, H. Champion, 1910 — 3 fr.) « Le principal rôle » en cette matière, dit-il, « a été joué par le Pays de Galles qui était assurément, au v^e siècle, le grand centre religieux de l'ouest de l'île de Bretagne. » Sur le nombre de saints insulaires ayant laissé des traces en Armorique, M. Loth en trouve 80 à 90 gallois, contre 30 ou 40 seulement non-gallois, c'est-à-dire originaires d'Armorique ou des pays bretons du Sud, Cornwall, Devon, Somerset, et inconnus en Galles. Ces chiffres sont d'autant plus éloquents que la linguistique a établi que les Gallois appartiennent au groupe des Bretons du Nord, et qu'on sait d'autre part que ceux-ci ont eu une histoire en somme indépendante, sauf le cas de fédérations malheureusement passagères, de celle des Bretons du Sud. Les Gallois n'ont pas eu de rôle important dans l'émigration bretonne, mais M. Loth estime, par contre, qu'ils ont dû grandement contribuer par la prédication à la bretonnisation des populations armoricaines. Remarquons une fois de plus, (car chacun sans doute l'a déjà fait pour son compte), et pour nous en faire argument plus tard, que la prédication a toujours eu un rôle capital dans l'histoire linguistique des Celtes.

Ce qu'a pu être l'ancienne Eglise catholique de Galles, on peut le voir dans deux ou trois séries d'excellents articles, anglais et gallois, que l'on trouve avec un plaisir infini dans le *Cennad*. Car nous ne dirons jamais trop que tout ce qui concerne l'histoire de nos nations sœurs jusqu'à la soumission à la domination étrangère, (soit donc un siè-

cle ou deux encore après la chute de l'indépendance politique), cela, nous *sentons* que cela nous concerne ; cela, nous le sentons comme *nôtre* ; car nous sentons se réveiller, s'aviver, se développer à ce contact, au point de nous envahir complètement, quelque chose d'insoupçonné de qui n'est pas Celte de sang. Et ce quelque chose c'est évidemment l'élément celtique que nous portons en nous ; c'est le lien insaisissable qui nous unit à notre race ; c'est déposée en nous la pure parcelle précieuse d'on ne sait quoi, qui fait que nous sommes d'une race bien définie ; c'est le corps d'alliage qui, même en quantité infime, nous fait de cette qualité spéciale, et non d'une autre. Et il est bien évident que seul peut être considéré comme celtique ce qui parvient à tendre en nous cette fibre particulière. Or, — quelles que puissent être nos croyances personnelles, et nous nous étonnons un peu d'avoir à insister là-dessus, — l'histoire, ou seulement des traits, de l'ancienne Eglise de Galles, s'avèrent à nous par ce critérium parfaitement celtiques. Et à lire dans la partie bilingue du *Cennad* les articles anglais consacrés à Cadoc le Sage, Illtud le Chevalier, ou Patrice le Gallois, d'une part ; d'autre part les pages galloises sur la vie légendaire de saint David, sur sainte Winefride, patronne des Galles en dépit de son nom à apparence saxonne, ou sur la sagesse de saint Cado, nous ne pouvons que sentir à quel point la foi catholique s'était implantée en Cambrie, s'était fondue avec elle, puisque ces articles nous touchent si fortement. Et sachant enfin ce que la même foi a pu susciter ici, tout près, autour de nous, la Chouannerie, par exemple, nous comprenons parfaitement que les populations galloises aient offert une résistance acharnée à la Réforme, « la pseudo-Réformation », dit le P. Trébaol, « la Déformation ». A propos d'un article sur le livre de M. D. Rhys Phillips, de Swansea, sur l'*Histoire Romantique des Bibliothèques Monastiques du Pays de Galles*, M. P. Mocaër exposait récemment dans le *Pays Breton* quels ravages avaient dû commettre en Galles les Réformateurs, à quelle dévastation ils avaient dû se livrer, pour extirper la foi catholique de Cambrie. On peut dire que celle-ci a été littéralement opérée du catholicisme. « Si grand était l'attachement des Gallois à l'Eglise », a dit un M. Thomas Lloyd, « qu'ils ressentirent amèrement le sacrilège de Cromwell, et regardèrent avec som-

breur le pillage de leurs églises par ses agents... C'est par tempérament et par tradition », dit le même auteur, « un peuple profondément religieux, et ceci ne date pas seulement du début du XIX^e siècle ; pas plus que la principauté n'était avant ce temps abîmée dans la nuit ou la païennerie. Quand le peuple cambrien apparaît pour la première fois dans l'histoire authentique, on le voit fortement attaché à son Eglise ; la semence de ses maisons royales vint servir dans son clergé et enfler la liste des saints. Au douzième siècle, quand l'Archevêque Bauduin fit sa tournée par la contrée, les Gallois affluèrent vers sa bannière. Environ trois mille acceptèrent le signe de la croix blanche de sa main, et se joignirent aux Croisés. »

... Nous ne saurions dire cependant si l'Eglise Romaine d'aujourd'hui a su voir toute l'importance pour elle de la reconversion des Galles. Il semble d'ailleurs qu'elle soit assez coutumière de faits de ce genre, et qu'en dépit du zèle apostolique dont font preuve les missionnaires bretons, dont le nombre est vraiment considérable, elle ne s'aperçoive pas que le rendement du catholicisme en Bretagne est certainement inférieur à ce qu'il devrait être. Si l'on mesure en effet la puissance et la vitalité d'un mouvement au nombre et à la hauteur des grandes figures qu'il produit, il faut bien reconnaître que pour une nation catholique ayant le passé qu'elle a, la Bretagne ne fait pas riche mine. L'Irlande semble mieux « se tenir », en dépit de ses malheurs. Cela est dû chez nous à l'état d'esprit général du catholicisme en France. — Mais laissons cela, qui n'est pas notre affaire, et que nous ne constatons qu'en passant.

Toujours est-il qu'ayant entrepris la recatholicisation de ce qu'on appelle l'Angleterre, l'Eglise de Rome fut bientôt amenée à reconnaître autrement qu'en paroles que le Royaume-Uni contenait, rien que dans l'île de Grande-Bretagne, trois nations. On eut tôt fait de voir que les Gallois plus que bien d'autres tenaient à leur nationalité et particulièrement à leur langue. Un trait que nous trouvons cité dans le *Cennad*, (n° 35, p. 405) le montre admirablement. L'anecdote fut découpée dans le journal *Tablet*, de Londres, qui lui-même... Oyez plutôt.

« Notre entreprenant confrère, *Sinn Fein*, rapporte l'instructif récit qui suit d'une leçon récemment administrée à

certains touristes irlandais en Galles, alors qu'ils cherchaient un abri dans une auberge dans le village de Kenvoud (*Cynfwd*). « Autour du feu, raconte le *Sinn Fein*... » (Disons ici que le *Sinn Fein* est le journal d'un énergique groupe nationaliste antipoliticien irlandais. Le nom gaélique de ce groupe veut dire : « Nous-mêmes »). ... « dans la salle commune de l'auberge était assis un groupe de pêcheurs conversant en gallois. L'un d'eux, se tournant vers les nouveaux-venus, interrogea : « N'êtes-vous pas Irlandais ? » Quand ils eurent répondu qu'ils l'étaient, le pêcheur dit : « Je n'ai jamais entendu parler irlandais. J'aimerais à vous entendre parler votre langue. » Aucun des trois Irlandais ne pouvait parler irois. Ils expliquèrent le fait, déconcertés et honteux. Comme circonstance atténuante, un membre du groupe ajouta que ses enfants avaient appris l'irlandais. Mais l'atmosphère changea. Les pêcheurs, qui s'étaient tous tournés vers les visiteurs, se tournèrent à nouveau vers le feu, l'homme qui avait posé la question disant : « Pas de langue, pas de pays, » (1) et ils reprurent leur conversation en gallois. » Les Gallois, qui ont été si loyaux à leur propre langue, d'accord avec la vieille prophétie, *Eu hiaith a gadwant*, peuvent bien s'étonner à la rencontre d'Irlandais ignorant leur langue nationale. » (*Le texte dit* : mother tongue, *ce qui nous semble plaisamment impropre*). « Et les Irlandais, à ce que notre confrère assure, sentirent la justice de la leçon qu'on leur infligeait. »

Moliah ! Marz ! Burzud ! Un régionaliste breton, lui, se fut mis à glapir comme un lièvre surpris au gîte. Ah ! que ne donnerions-nous pas pour voir un pêcheur de Kerroh ou du Bono administrer le même camouflet à nos Bretons de Saint Malo ou de Nantes ! — Mais restons en Irlande et en Galles. Le rédacteur du *Sinn Fein* ajoutait que ses compatriotes avaient été heureux de voir la langue nationale celtique aussi largement employée dans la conversation courante, et dans les diverses églises et chapelles protestantes. « Malheureusement », concluait-il, « les Catho-

(1) Le dicton gallois « *Dim iaith, dim cenedl* », souvent cité depuis quelques années en Bretagne, a été ordinairement interprété par un faux-sens : sans langue, une nation n'existe pas. L'incident rapporté ici montre qu'il faut comprendre : sans langue, sans nationalité. Et quand nous aurons rappelé que notre nation n'est pas une construction artificielle, comme la Belgique, mais une nation bâtie par les Bretons bretonnants, on admettra que nous puissions faire ce principe nôtre.

liques, autant que je puisse en assurer, n'usent que de l'anglais. Et je me suis laissé dire que les prêtres n'encouragent pas l'emploi du gallois dans les écoles catholiques, et que le Rosaire et les hymnes sont toujours récités et chantés en anglais. » Ah ! Venez céans, Messieurs du *Sinn Fein* ! Venez céans au plus vite, pour mesurer la proportion de français employée par l'Eglise en Bretagne, et pour raconter à vos compatriotes scandalisés, comment certains évêques compromettent par rage ou respect humain la cause même de la Religion, et entravent savamment les efforts du bas clergé en faveur de notre langue nationale. — « Ceci (*que nous venons de traduire*) est, m'a-t-on dit, la principale cause pour laquelle l'Eglise Catholique ne fait aucun progrès dans la Principauté. »

Le *Sinn Fein* ignorait l'existence du *Cennad*. Mais ce qu'il disait, s'il n'était plus tout-à-fait vrai, l'avait été quinze ans plus tôt. Le P. Trébaol a raconté à diverses reprises dans son bulletin un entretien du P. Soulier et de Léon XIII.

« An dra-ma a errue d'an 8 a viz Genver 1896. An Tad Soulier, Superior braz Urz Obladed Mari, a ioa dirak an Tad santel ar Pab hag a rente kont dezhan euz oberou he Urz. — « Ya, Tad Santel, gouarnamant Breiz-Veur a ro d'eomp ar brasa frankiz en he rouantelez hag en he *golonniou* ; e Bro-Zaos, er Skos hag en Irland, hon eus betek-hen daouzek kouent, hag ar Vikel abostolig, hanvet ganeoc'h a nevez zo evit Bro-Gymru, a c'houlen diganen misionerien hag a gomz ar brezonek. » — « Red eo ho rei dezhan — *il faut les lui donner* », eme an Tad santel ar Pab. »

On mit donc deux Bretons bretonnants, le P. Goulven Trébaol (de Plabennec) et le P. Mérour, à-même de parler couramment le gallois, ce qui n'est guère difficile à qui sait bien le breton. Et en 1901, la mission bretonne de Llanrwst, dans le comté de Denbigh, était fondée. En 1902, on en fondait une autre au milieu des carrières d'ardoises de Blaenau-Festiniog dans les sauvages régions du Merioneth. En 1903, cette mission fut transférée dans un petit port du Caernarvon : Poullheli. C'est le P. Mérour qui est dans ce dernier centre, tandis que le P. Trébaol est resté à Llanrwst.

Comment fut accueillie la mission par les protestants gallois, on peut s'en douter. Insolence, grossièreté de ton,

rien ne manqua à l'accueil. Disons tout de suite d'abord que cet accueil ne peut être reproché aux protestants gallois que si l'on réproche la violence et la grossièreté de ton, la maladresse sans nom de langage de certaines feuilles catholiques de Bretagne et de France, envers tout ce qui n'est pas, non pas seulement leur foi, mais leurs idées, quelles qu'elles soient. Ces réactions de gens convaincus se comprennent fort bien et s'excusent ; mais nulle part elles ne témoignent d'une grande intelligence ou seulement d'une grande civilité. — Un journal gallois, *Y Goleuad*, (La Lumière) ne put s'empêcher d'étaler toute la dérision à ses yeux de l'effort des catholiques : « Ces gens considèrent les Gattes comme sombres, — les Galles qui sont pleines de livres, de collèges, d'écoles du dimanche, de chapelles, d'érudits, oui, de la parole de Dieu ! » Et prouvant immédiatement ce que valait sa lumière, il ajoutait ces phrases parfaitement significatives. « A s'en fier à l'hymne de la Mission, la vieille foi « *de nos pères* » est toujours vivante. Ni religion, ni vérité, ni Dieu, mais « *la foi de nos pères* », « *En dépit du donjon, du feu et de l'épée* » ; — nous considérons ceci comme une impertinence envers Dieu et les hommes. Car qui valait les adhérents de l'« *ancienne Foi* » pour la persécution, le meurtre, la brûlée et la torture ? » Qui ? Eh parbleu ! Cromwell ! Ou au moins ses agents. Il nous semble que les Celtes sont payés pour le savoir ; « que dire de l'histoire des atrocités et de la malpropreté du Moyen-Age ? (*sic*) Les « *Prières de Marie* » !... Quelle moquerie et quelle stupidité au milieu d'un âge de lumière ! Des hommes qui se considèrent eux-mêmes des chefs intelligents, moralement et intellectuellement, chanter en louange à Dieu, des sottises pareillement blasphématoires ! Oh, l'aveuglement de l'infailibilité confessionnelle et de la vanité personnelle ! Si ces missionnaires pouvaient assister à quelque meeting de prières parmi les travailleurs de Llanrwst, ils acquerraient un nouvel esprit et une nouvelle lumière. »

Plus politique, la publication *Baner ac Amserau Cymru*, au bout de quelque temps s'inquiéta. Elle avait vu le danger. Elle avait compris qu'en entreprenant l'attaque des Galles par la veine de la langue galloise, le « papisme » avait trouvé le fin joint, si nous osons dire, par lequel il lui serait possible de faire une brèche sérieuse dans le bloc

protestant. « C'est évidemment là la proverbiale astuce du pape, comme de juste. La merveille est que ce plan n'ait pas été adopté plus tôt. Nous sommes enclins à admettre que c'est ici le seul moyen pour la Papauté de réussir en Galles, si toutefois elle doit réussir tant soit peu. » Et la feuille en question invitait les protestants gallois à un effort énergique et habile, de manière à ce que les prêtres bretons eussent bientôt la perspective d'un échec complet.

Mais échec il n'y eut point. Le P. Trébaol et le P. Mérour accueillirent avec patience toutes les attaques et les tentatives de découragement. Bien évidemment, elles ne pouvaient être pour les surprendre. Et peu à peu, la mission fit des progrès. Un journal breton a affirmé que les catholiques de Llanrwst étaient pour la plupart des Irlandais. Et puis après ? Cet attachement à ne rechercher que les tout petits côtés des entreprises bretonnes, finira par aigrir puérilement le mouvement breton. Il est déjà bien assez piteux sans cela ! Et il est un peu énervant qu'on perde de vue le fond de la question ou le front d'attaque de tout effort, pour aller examiner la troupe par derrière. S'il est vrai, et nous le croyons, qu'un des plus sûrs agents de conversion soit la puissance d'assimilation d'un milieu, ou d'un groupe, l'essentiel pour le P. Trébaol est d'abord d'avoir autour de lui un fort noyau catholique. Ne négligeons pas en outre que ce qu'il a constitué, ce n'est pas une chapelle pour émigrés catholiques en Galles, comme il y a des prêtres bretons au Havre ou ailleurs ; mais deux missions visant les populations galloises. D'où l'on peut conclure que les catholiques irlandais de Llanrwst seront par leur prosélytisme même amenés à s'assimiler à la nation galloise et à se receltiser plus vite et plus sûrement qu'ils n'eussent jamais sans doute pensé à le faire. Qui oserait s'en plaindre ?

Il faut croire que la mission n'est pas en si mauvaise voie, puisque le nombre des catholiques de l'immense paroisse à laquelle on a donné pour centre Llanrwst ayant passé de 2 à 120, le P. Trébaol sentit bientôt le besoin d'un organe de propagande reliant plus constamment à lui ses paroissiens, et lui permettant de s'adresser à tous à la fois, en même temps qu'il constituerait pour chacun d'eux un outil de propagande. En 1910 fut fondé un bulletin qui s'appela d'abord « Le Messager Armoricaïn de Llanrwst ».

(*Cennad Llydewig Llanrwst*) avec divers sous-titres, et a nom maintenant *Cennad Catholig Cymru*, « The Little Messenger of Catholic Cambria ». (Le petit Messager de la Cambrie catholique). Espérons que ce titre n'est pas définitif et qu'il sera heureusement modifié par une combinaison de l'ancien et du nouveau. On verra tout-à-l'heure les raisons de ce vœu.

Ce *Cennad* est une publication au moins curieuse pour un Breton, et il faudrait être bien sot pour ne pas s'y intéresser. Nous ne parlons pas ici pour les catholiques bretons qui allient à leur prosélytisme un juste attachement à leur patrie, à sa langue, et plus largement à leur race. De ces catholiques, il y en a pas mal, fort heureusement, bien que le haut clergé ne s'occupe que le moins possible d'en augmenter le nombre. A ceux-là nous dirons que le P. Trébaol multiplie à leur adresse les appels tant en langue bretonne qu'en langue française ; et que s'ils n'en sont pas plus régulièrement avertis, ils doivent s'en prendre à leur presse confessionnelle qui n'est pas toujours l'éveil d'esprit lui-même. Ajoutons que les journaux uniquement bretons ou bilingues se sont montrés plus actifs, et ont reproduit les appels du P. Trébaol ; en faisant remarquer en outre, comme le *Pays Breton*, que s'il est excellent et méritoire d'aller convertir les nègres du Congo ou ceux d'Haïti, il serait plus intéressant pour les nations celtiques de voir le haut clergé ou l'initiative privée orienter les jeunes dévouements qui s'offrent à la cause religieuse en Bretagne, vers l'évangélisation des nations sœurs. Ce ne serait en somme que payer une dette nationale envers la Cambrie.

Pour nous, *Breiziz hepken*, il ne sera pas dit que nous aurons passé près d'une œuvre comme celle-là sans lui avoir offert et donné notre maigre concours. Nous y avons de trop bonnes raisons. Le P. Trébaol nous en a récemment rappelé une. « Je serais bien heureux, nous écrivait-il, de voir les Bretons prendre à la conversion de ce pauvre cher Pays, le même intérêt que prennent les Gallois à la « Protestantisation » de la Bretagne. » Les Gallois n'ignorent pas la Bretagne, en effet, comme nous autres, bêtement romanisés que nous sommes, ignorons leur patrie. Et nous sachant tous plongés dans les horreurs du Papisme, ils s'intéressent beaucoup aux deux missions qu'ils ont envoyées

depuis une vingtaine d'années, sinon plus, en Basse-Bretagne ; l'une à Quimper, l'autre à Morlaix. Et nous tenons à dire à la honte du haut-clergé catholique, que c'est à ces missions que nous devons la meilleure traduction bretonne et la seule complète du Nouveau Testament. (Tandis que le P. Trébaol, lui, a à lutter contre une littérature religieuse véritablement énorme ; et toute entière dans un gallois excellent, qui parfois nous a donné un mal du diable pour en traduire des fragments en français, faute de connaître dans cette langue des équivalents, qui n'existent peut-être pas, à certains termes gallois). — Mais puisque des amis nous ont demandé de publier quelques lignes de gallois de temps à autre, copions ce passage d'un curieux parallèle publié dans le numéro d'Octobre 1911 de la petite revue galloise *Cymru 'r Flant* (Hughes a' i Fab, Grweesam). Ces lignes ont été traduites par nous en temps opportun dans le *Clocher Breton*.

« O bob gwlad yn y byd, Llydaw yw y debycaf i Gymru. Ar un olwg, y mae gwahaniaeth mawr rhyngddynt... Y mae 'r ddwy wlad yn anhebyg yn eu crefydd hefyd. Y mae Cymru 'n Brotestanaidd iawn, ac nid oes ond ychydig o 'r Cymru 'n Babyddion ; y mae Llydaw yn Babyddol iawn, ac nid oes ond ychydig o'r Llydawiaid yn Brotestaniaid. Y mae 'r Cymry a 'r Llydawiaid yn dra chrefyddol, ac y maent yn ceisio proselytio eu gilydd o wir gariad at eneidiau eu gilydd. Y mae cenhadon o Gymru ym Morlaix a Quimper, y mae cenhadon o Lydaw ym Mhontypwl a Llanrwst. »

Mais tous les Gallois n'ont pas lorsqu'ils parlent de la Bretagne papiste, le tact de l'auteur de ce simple parallèle. Et si notre clergé breton connaissait la préface du petit livre qu'un homme pourtant intelligent, Owen M. Edwards, consacra à un « tour » en Bretagne (*Tro yn Llydaw* ; peut se trouver pour 1 sh. 6 d. chez Hughes à i Fab à Grweesam :) il en serait vivement mordu, et sous le coup de cette dure mortification prêterait un intérêt tout nouveau à l'œuvre du P. Trébaol. Celui-ci ne pourrait-il un jour traduire cette préface en breton, avec commentaires ? Nous lui garantissons que cela intéresserait certainement les prêtres et les nobles d'ici. Et tout le monde avec eux ne peut que trouver les airs dominateurs des Gallois un peu vifs. Après tout,

nous n'avons pas à leur envier leur illuminisme, ni leur hystérie religieuse ! Nous reconnaissons la haute supériorité des Galles sur certains points ; mais nous estimons qu'étant donné leur état d'esprit, c'est pour nous une question de dignité nationale de soutenir des prêtres bretons perdus dans ce monde-là. Cendrillon a sa fierté, et veut désormais être traitée en sœur dans la famille celtique.

Et puisque les Gallois daignent nous honorer de leur pitié, nous ne prendrons que le minimum de ménagements pour leur dire certaines petites vérités sur lesquelles tous les Bretons tombent d'accord dans leurs conversations, s'ils hésitent, s'ils hésitaient à les imprimer par délicatesse, par une bonne courtoisie qui nous est venue d'on ne sait d'où, qui est peut-être le fruit le plus délicat de la civilisation celtique et romane, et que les Gallois ont fortement altérée, sinon perdue, au contact des Anglais. Et ce que nous tenons à leur dire maintenant, c'est qu'ils ont perdu plus que cette courtoisie à trop fréquenter les Saxons. Il semble bien que le vent desséchant du protestantisme ait à moitié grillé dans les Galles l'éternelle fraîcheur du cœur celtique. Oui, les Galles qui sont pleines de livres, d'écoles, de bibliothèques, de savants, etc. ; qui ont gardé leur langue plus vivante que n'importe quelle autre nation celtique, nous apparaissent cependant aussi vaincues par l'ennemi héréditaire, le Saxon, aussi dominées, et nous avons bien envie de dire aussi assimilées, que l'Ecosse. Elles ont trop confiance dans leur patriotisme pur et simple ; elles ont trop cru dans la vertu isolante de leur langue ; elles sont trop fières du pourcentage énorme de gallois imprimé par rapport à la population qui parle cette langue. Elles ne se doutent pas que l'intérêt intrinsèque et national de leur langue mise à part, toute une bibliothèque galloise moderne est plus inutile et moins intéressante pour le Breton le plus ardent, qu'une simple brochure irlandaise en anglais. Et l'Irlande ravagée, l'Irlande qui n'est que notre cousine issue-de-germaine, l'Irlande dont la langue nous apparaît presque complètement étrangère, nous tient beaucoup plus au cœur que les Galles qui nous touchent de beaucoup plus près par le sang et la langue. C'est que tout ce qui vient d'Irlande nous amène une bouffée d'une atmosphère que nous constatons tout de suite être de la même nature que la nôtre, et beaucoup plus vive encore. Tandis que

tout ce qui nous vient de Galles nous semble raide, desséché, poussiéreux, pontifard et engoncé, digne à la façon des bourgeois de Louis-Philippe, déclamatoire à la manière de M. de la Villemarqué, et raisonneur en même temps selon le mode de 1848. Et quand nous nous arrêtons à cela, nous sommes tous amenés à cette explication : c'est que l'atmosphère des Galles est protestante, tandis que celle de l'Irlande est catholique.

Elles auront beau nous écraser de leur dédain confessionnel, ce sont elles, les Galles, qui sont le plus sorties du monde celtique. Ce sont elles qui nous paraissent le plus étrangères. Et nous parierions que les Irlandais sentent comme nous. Les Gallois considèrent les campagnards irlandais comme des sauvages, et Galway est pour eux, comme pour tous les Anglais, ce qu'était pour La Fontaine notre Quimper-Coréentin, — ce qu'est pour nous autres Carhaix : un trou où les gens sont plus que frustes. Et quand ils passent la Manche, nos frères ne se gênent pas pour dire avec M. Owen M. Edwards qu'ils retournent à deux siècles en arrière. On a encore pu constater cet hiver par une polémique survenue entre Jaffrennou et M. Ifor Williams, maître-de-conférences de celtique à l'Université de Bangor, de quelle incompréhension, pour ne pas dire de quel puffisme, font preuve les gens intelligents de Cambrie, quand ils visitent notre pays. Ils sentent confusément qu'il en est encore à une sorte de post-Moyen-Age. Mais combien ce qui reste de ce post-Moyen-Age donne à soupirer après ce qu'a dû être le Moyen-Age lui-même, cela ils ne le voient pas. Ils sont aveuglés par leur fanatisme, et ne se disent pas que si ce pays a gardé si longtemps l'admirable sensibilité qu'il doit aux plus belles périodes de cette grande époque, c'est sans doute qu'il était spécialement prédisposé à subir leur influence. On frémit à penser à tout ce qu'un gouvernement intelligent eût pu susciter chez nous, et on est bien obligé de se dire qu'une nouvelle décadence de l'âme bretonne commence à peu près là où les Gallois font triomphalement commencer leur ère nouvelle : au règne en France de la Renaissance.

Et nous sommes bien obligés de reconnaître aussi que le protestantisme n'a fait que déséquilibrer l'âme celtique, partout où il a mordu. Dans les temps modernes les Gallois nous le prouvent surabondamment. Oh ! ils nous oppo-

seront statistiques sur statistiques ; ils nous parleront de leur sobriété et de leur vertu, et des gants blancs de leurs juges. (On sait que les présidents d'assises reçoivent dans le Royaume-Uni une paire de gants blancs quand il n'y a pas d'affaires criminelles au rôle. Or, dans les Galles du Nord le cas est extrêmement fréquent). Et ils auront beau jeu à éplucher le rôle de nos sessions d'assises. Mais nous leur répondrons que nous n'avons pas leurs « revivals », qui sont si suspects. Et nous ajouterons que ce n'est pas l'effroyable puissance de haine des parpaillots de l'Ulster, Gaëls de race, rouleurs de canons et casseurs de têtes, qui nous réconciliera avec le protestantisme à l'usage des Celtes.

On en pourrait dire long sur cette religion. Ce n'est pas le lieu de le faire. Mais puisque la question est soulevée, nous ne pouvons cependant nous empêcher d'en dire en toute indépendance et impartialité quelques mots. Ces mots seront qu'on s'étonne que des Celtes puissent s'en contenter. Ceci nous ne le disons pas par genre, par celtomanie bigote ou par bigotisme celtomane. Nous le disons parce que cela nous semble vrai. S'il faut choisir entre ces deux grandes religions opposées, un Celte ne peut beaucoup hésiter. Le protestantisme, certes, flatte plus la raison. Mais depuis quand les Celtes sont-ils un peuple que l'on séduise par la raison ? D'autant plus que celle-ci, trop épurée, tombe facilement dans la raisonnable, qu'ils abhorrent. Les Celtes ne sont pas, il nous semble, un peuple de déducteurs ; mais bien plutôt d'inducteurs ; et on ne saurait dire avec quel organe, de l'esprit ou du cœur, ils cherchent la vérité et la trouvent. Quoi que ce soit qui n'implique pas, ou ne permet pas, au moins une alliance intime et harmonieuse des facultés affectives et des intellectuelles, ne saurait longtemps les satisfaire. Où s'ils s'en accommodent, c'est à quel prix ! Par ailleurs, les Celtes, on le sait, sont ordinairement extrémistes. Et, selon une forte remarque de cet Hello de qui nous sommes encore à attendre une étude complète, (il faudrait en effet l'étudier non seulement comme catholique, mais peut-être encore comme Celte représentatif, ce qui exige une connaissance psychologique très subtile et très poussée de notre race), le protestant se marchande à Dieu. Et Hello n'a pas besoin de dire combien cela lui paraît petit. Il y oppose seulement que le catholi-

que se donne. Or, si les Celtes admettent qu'on se donne à moitié, voilà qu'on sait bien n'être pas. De plus, le cœur d'un Celte de race et normal, est un perpétuel combat ; et tant par élan, par aspiration sincère, que par une réaction instinctive contre les excès de sa personnalité trop riche, il recherche toujours les disciplines les plus rigoureuses. Idée qui n'est pas entièrement de nous. — Et peut-être à l'appui de l'idée d'Hello, les catholiques pourraient-ils invoquer la toute récente et éclatante adhésion au catholicisme des Bénédictins Anglicans de l'île Caldey, (où saint Illud eut sa célèbre école et où furent formés entre autres, saint Gildas, saint David, saint Pol Aurélien, saint Samson, saint Magloire, saint Lunaire, saint Malo, saint Briec, etc.,) et des Bénédictines Anglicanes de Milford-Haven. L'Eglise Anglicane s'enorgueillissait grandement de ces deux essais de congrégations purement contemplatives, qui prétendaient pouvoir suivre la règle de saint Benoît sans accepter le catholicisme. Or elles viennent de faire leur abjuration entre les mains de l'évêque gallois de Menevia, Mgr Mostyn. C'est un grave revers pour l'Eglise Anglicane. C'est un gros événement pour les Galles. Souhaitons particulièrement que le *Cennad* tire profit de ce nouveau renfort.

Car il ne faut pas considérer ce bulletin comme une œuvre uniquement catholique. Déjà, par le fait qu'elle tâchait à combler le fossé que les Gallois ont creusé et maintiennent entre eux et nous, (si même ils ne l'approfondissent pas, comme a fait récemment M. Ivor Williams), nous avons constaté être dans l'obligation de soutenir le *Cennad* dans la mesure de nos maigres moyens, ne serait-ce qu'en le signalant à nos lecteurs. C'était le devoir strict d'un directeur à qui de nombreux catholiques ont bien voulu accorder confiance et appui, en lui précisant leur point de vue particulier, que Bleimor s'est chargé d'exposer ici, en toute liberté, et sous sa seule responsabilité (1).

(1) Dans un projet d'article que Bleimor nous adressait en réponse à un assez ridicule appel de celtomanes français à la Bretagne, article qui n'a pu passer faute de place et aussi parce qu'il eut bouleversé certains de nos projets (les idées que nous soumet Bleimor seront assez prochainement malaxées ici avec d'autres), nous tenons à découper ceci, qui nous paraît très juste, si cependant il appelle de longs développements.
« L'autre bout de phrase, réclamant pour les Français les bénéfices de « la splendide civilisation celtique » est du verbiage pur et simple.
« Il est démontré, depuis d'Arbois, qu'à l'arrivée des Romains les Celtes n'étaient pas du tout plongés dans les ténèbres de la Barbarie, ainsi que

Mais nous avons bientôt reconnu que les idées du P. Trébaol sur l'importance de sa revue, qu'il améliore constamment, comme lien entre les deux nations brittoniques, allaient se précisant de plus en plus. Et sa volonté d'intéresser les deux nations l'une à l'autre, va s'affirmant davantage chaque mois. Nous parlant de son désir de voir les Bretons prendre intérêt à son œuvre, il ajoutait : « Cela commence à venir, toutefois ; et, grâce à la Presse Bretonne et au *Cennad*, (que j'espère peu à peu arriver à répandre en Bretagne), un jour viendra où une vraie sympathie — basée sur quelque chose de plus solide et de plus NATIONAL que le Gorsedd (!) — s'établira entre les deux peuples, faits pour se comprendre, on le voit bien. »

C'est tout-à-fait notre idée. Nous prenons à notre compte la responsabilité de tous les termes de cette citation, en précisant, d'accord avec le P. Trébaol, que son sens n'est pas exclusif. Le Gorsedd n'a pas été seulement capable de créer un bulletin de quatre pages bretonnes et galloises d'union brittonique, ce qui eût donné une nouvelle utilité à cette organisation. Au surplus, qu'eût-il eu à nous raconter ? On les connaît d'avance, les « laïus » bardiques de là-bas ou d'ici. De la belle déclamation, des protestations d'amitié indissoluble, des discours emphatiques et vagues à l'adresse des temps qui viennent : — du creux, rien que du creux. Cela dure depuis Monsieur de la Villemarqué, et ce n'a pas changé depuis le premier congrès panceltique de Saint-Briec. Aussi est-ce demeuré sans effet. Car du creux, ce n'est pas une culture commune ; et une culture commune exige une atmosphère commune. Or,

« trop d'auteurs se sont plu à l'affirmer. Ils avaient atteint un certain degré de civilisation, et les institutions des Celtes galates furent admirées des Grecs eux-mêmes. Mais cet embryon de civilisation, s'il paraît bien avoir son prix quand on le compare à l'état à peu près sauvage où vivaient la plupart des peuples de cette époque, se ramène en somme à des proportions assez modestes pour qui le considère en lui-même. Il était en fait moins avancé qu'à Rome, malgré toutes les tares de celle-ci, et nous pensons sérieusement que l'appeler « splendide civilisation », c'est lancer une bourde splendide. La vraie civilisation des Celtes, comme toute civilisation occidentale, a un nom : elle s'appelle Rome. Nous entendons par là Rome catholique. « Civilisés » ou Barbares, à comparer ce qu'étaient les peuples du temps d'Auguste ou de Clovis avec ce que le Catholicisme en a fait, tout homme de bonne foi ne peut produire qu'une conclusion. Elle est, pour notre compte, celle-ci : la civilisation traditionnelle de la Bretagne est catholique romaine. Il est vrai que M. Berthou, Grand Druide du Goursé de la Petite Bretagne, s'est proclamé, dans la *Revue des Nations*, séparé « des deux Romes », la civile et la religieuse. Mais nous ne pensons pas que cet événement extraordinaire aille cependant jusqu'à bouleverser les fortes clartés de notre histoire. Elle est ce que nos Pères l'ont écrite avec leur sang, non ce que certains voudraient la faire paraître. Et guir énep d'er Bed ! »

encore une fois, l'atmosphère bretonne est surtout catholique et l'atmosphère galloise est non seulement différente, mais anti-catholique. Comment veut-on dès lors que puisse s'élaborer cette culture commune ? — D'ailleurs, une fois encore, la polémique Jaffrennou-Ivor Williams ne prouve-t-elle pas l'impuissance du Gorsedd ?

Réjouissons-nous donc hautement de voir le P. Trébaol activer sciemment ce travail d'union. Félicitons-nous de le voir multiplier les articles en anglais, en français, en breton et en gallois, sur les anciennes relations de la Bretagne et des Gallois ; sur leur unité ethnique ou linguistique ; sur leurs monuments respectifs dédiés aux mêmes saints, comme saint Tugdual, patron de Llanrwst. Comprendons que ces hymnes parallèles en breton et en gallois ; ces traductions doubles de l'Imitation ; ces vocabulaires gallois-cornique-breton-irlandais-écossais-manx ; ces glosaires d'homonymes et de synonymes gallois-bretons ; ces petites grammaires parallèles en français et en anglais respectivement, du gallois et du breton, etc., etc. — tout cela qui est fait avec tant de soin et parfois de si amusante habileté, est aussi bien pour nous que pour les Gallois et les Cornouaillais d'Outre-Mer. Sachons collaborer à cette œuvre par tous les moyens en notre pouvoir. Pour notre part, nous nous sommes permis d'offrir au P. Trébaol (adresse en celtique : Y Tad G. M. Trébaol, Eglwys Catholig, Llanrwst, Denbighshire, Pays de Galles) une liste d'abonnés possibles, et nous nous permettons de prier les personnes qui seront ainsi pressenties, de faire le meilleur accueil aux spécimens qu'ils recevront du *Cennad*. Que l'on se dise bien que c'est pour le moment le seul instrument efficace et pratique que nous ayons à notre disposition pour agir en Galles en faveur d'une entente intime entre nos deux nations. Et lorsque cette entente intime sera sortie du domaine du sentiment pur, pour être entrée dans une union également intime reposant sur des biens intellectuels communs, présents et positifs, sur une longue communion, alors seulement sera réalisée à nouveau l'œuvre d'Arthur : l'union invincible des Bretons du Nord et de ceux du Sud contre l'ennemi commun : l'esprit étranger. Alors seulement nous pourrons penser sans folie, — et avec profit pour la Bretagne, — à attirer l'élite de Kernéw-Veur, cette Cornouaille devenue anglaise, notre vraie

seur, — de qui nous sommes plus complètement séparés que les Gallois aujourd'hui, — dans le mouvement brittonique, pour le renforcer encore. Alors sera réparée et coordonnée la part qui nous intéresse le plus de la « frange celtique ». Alors sera reconstitué sur de profitables bases intellectuelles et pour une nouvelle course dans l'histoire, il faut le souhaiter, le « dominium » celtique qui se maintint vivace sur ces terres pendant plusieurs siècles après la mort d'Arthur, et eut assez de puissance pour influencer profondément tout l'Occident. Et la race brittonique, fière et glorieuse à nouveau, pourra reprendre sa mission, si elle y croit ; c'est-à-dire, peut-être, ayant récupéré toutes les forces auxquelles elle peut aujourd'hui prétendre ; s'étant longuement recueillie dans « le mystère de l'Occident, là où finit l'Europe », essayer de mener à réalisation suivant le mot d'un poète qui tient partiellement à elle et surtout a voulu se reconnaître en elle, « le rêve et les poèmes d'une vie que rien jamais ne pourra dégrader ni réduire. »

Y. LE DIBERDER.

ERRATA

Dans la poésie reproduite au dernier numéro, p. 249, l'auteur, M. P. de Portgamp nous prie de faire une rectification qui lui avait échappé lors de la correction de ses premières épreuves :

Il te faudra quitter la glèbe MATERNELLE.

P. 210, dans la note de la page 210, dernière ligne, lire *Il a jeûné quarante jours sans PRENDRE soutenance.*

P. 212, ligne 11 :

Dans *Fiat...*, p. 233, sixième strophe, quatrième vers, on aura sans doute su lire :

Fegours, o Tad, é TEVÉO me ferhinded ?

De même, parmi les nombreuses fautes que nous avons laissé passer dans les *Trois Epilogues à nos Polémiques*, on aura sans doute lu, p. 264, au bas : « notre violence et notre amertume ont beaucoup » ; et p. 266, dans la si facile traduction germanique du nom de M. de la Guichardière, grand ennemi des Français et des Francs, on aura su rétablir *des en der*.

DERDRIU

PÈ

HARLU MIBION USNEH

Ha ind, goudé bout deit ar en aod, e yas, én ul lod, de zin Borah, Fergus é kerhet én o raok. Ha Borah o degeméras get leüéné, e vokas tèt guéh dohtu de vibion Usneh hag e zisplegas dehé é oé én-gortoz a o guélet é listroein d'Iùerhon.

« Ur pred em es aléjet avidoh, Fergus », emé Borah. « Konor en des spéset d'ein é oh édan perh soénerion e vir ohoh a hobér un degemér fal d'er houvieu e vé groeit d'oh, d'er predeu kaer ha goudé é hra d'oh seücl a-zoh taol kent ma vé disternet. »

Fergus, a pe gleuas konzeu Borah, e ruoñnas é gory a veg é dreid de vlein é ben. Ha ean ean laret én ur youhal :

« Un dra fal é hues groeit, o Borah, oh me lakat édan perh soénerion ! Ha Konor, ean eüé en des bet ur mennad diben é houlen genein ambroug dehon de Emain Maha mibion Usneh ag en dé ketan ma vehent distroeit d'Iùerhon.

— Hou lakat e hran édan perh soénerion », emé Borah. « É oh édan o gelloud. Ha dén erbet n'en dé avit en distmant. Chetu perak é ma ret d'oh donet genein de zébrein ag er pred em es aléjet. »

Ha Fergus aterset get Noizé :

« Petra é renkan mé gobér oh kouvi Borah ? »

Derdriu é e eilgiras :

« Sentein e hreet oh kouviu Borah », emé hi, « mar karet delézel mibion Usneh avit predein geton. Neoah, é guirioné, kér é prénet ur pred e béet get deléz mibion Usneh.

— N'o delézein ket », e eilgiras Fergus. « Davé e hrein de heul geté men deu vab. Illan Guen ha Buiné Ru-tan o ambrougo betag Emain-Maha. Hag, ar en ol, mibion Usneh e zo édan goaré me honzeu.

— Trahoalh é d'emb anaüet mennoh mat Fergus, » emé Noisé. « Emgann pé ornest, mibion Usneh n'o des chet bet biskoah dobér a zén erbet d'o harpein. Ha mar domb ni treiset, gouiet e hramb ne vo ket Fergus é renkeemb temal en treisoni dehon. »

Ha Noisé oeit tré a zin Borah, tétet ru. Derdriu, Andlé, Ardan ha mibion Fergus e gerhé de heul geton. Meit Derdriu n'en devoé ket laret ur gir avit lakat er chonj man é pen Noizé. Ha Fergus e chomé ar o lerh beunek ha néhanset. Un dra é houié reih, neoah : ne vehé ket bet hañni é pemp ranteleh Iùerhon avit dislaret gir Fergus diar mibion Usneh.

Ha mibion Usneh oeit éraok, get en hent bëran ha kaeran. Ha Derdriu ha laret dehé :

« Un ali fur é hellehen rein d'oh, na bout ne denno ket d'ein de vad.

— A béh ali fur é vennet hui konz, o moéz ? » emé Noisé.

— Damb a héneoah de énézen Kuilenni, étré Iùerhon hag Alban, ha chomamb duhont ken ne vo prédet de Fergus. Elsé é vo tu de Fergus derhel d'é hir ha d'oh-hui asten hou puhé.

— Chetu avidomb azé konzeu a hujao, » emé mibion Fergus ar un dro.

— N'hellamb ket bout a du get en ali-sé, » e laras Illan Guen. « Na bout n'hou pehé ket nerh hou tivréh, get hon harp-ni ha gir Fergus, ne vo groeit treisoni erbet d'oh-hui.

— Ur hoalen, » emé Derdriu, « e zo koéhet arnomb, a p'en des Fergus deusto d'é gonzeu hon delaosket avit monet d'ur pred. »

Ha hi oé glaharet hag ankéniet bout distroeit d'Iùerhon édan dihoal konzeu Fergus. Ha, lan hé halon a huerüoni, kañnet er huerzen-man deli :

*Ur hoalen dér e zo deit arnomb a gonzeu diben
Fergus, mab diskiant Roeg.*

Ne gavein ket frealzidigeh biken !

Sioah ! mantret é me halon !

Me halon, evèl d'ur geuleden goèdek a hloéz,

Beuet é, heneoah, én ur véh vras.

Sioah ! mignoñned geh a garanté,

Deit int, déieu deüéhan hou puhé !

Noizé e drohas hé hañnerh hag e laras :

*Ne laret ket kement-sé, ô Derdriu dér !
O moéz kaeroh eit en héaol !
Donet e hrei Fergus — distro a galondér ! —
Tresagomb, ha ne veemb ket lahet.*

— *Sioah ! glaharet oñn abalamort d'oh-hui,
O mibion garantéus Usneh !
Avit bout delézet Alban, ru hé duemmed,
Hir ha padus e vo hor goal.*

*Ur hoalen dér e zo deit arnomb a gonzeu diben
Fergus, mab diskiant Roeg ;
Ne gavein ket frealzidigeñ biken !
Sioah ! mantret é me halon !*

Ha ind oeit get o hent, ind oeit betag Finharn er Goard, ar veg mañné Fuad. Chomél e hras Derdriu ér flagen ar o lerh ha hi e hourvéas, kousket. Hañni a vibion Usneh n'en das sesped dehon ag en doéré, ar en taol. Pe anañtas en neüéted, donet e hras Noizé endro ar é hent avit hé hlah hag hé havet é hras é tihun.

« Perak é oh hui chomet aman, ô rouañnéz ? » emé Noisé.

— Kousket em es aman, » emé hi ; « hunvréet em es ur huéladen.

— Petra é hues hui hunvréet ?

— Guélet em es peb unan ahanoh hou tri diben ; Illan Guen diben, hogen Buiné Ru-tan é ben geton ar é ziskoé. Ha Buiné n'hou tihoallé ket. »

Ha Derdriu ha kañnet goudézé :

*Divourus é guéladen me hunvré,
O hui hou peùar ker kaer ha ker glan !
Peb unan anehoh diben,
Un dén digas oh er peùar aral. »*

Oeit Buiné hag eilgriet :

*« Hou keneu ne gañnant nameit en drouc
O moéz lorbus ha ligernus !
Laosket pèl azohoh, o diùés moén hag arhoarek,
En drouc get dianvézion mór Mann.*

— *Guél e vehé avidoñn drouc en neb »,
Emé Derdriu, guirion hé honzeu,
« Kentoh eit hou trougeu hui, hou tri ken habask,
Hag é oñn bet genoh é hobér troieù ar er mor hag en
[doar bras.*

*« Guélet é hran Buiné é ben ar é ziskoé :
É vuhé ean e vo en hiran.
Ha guélet Buiné Ru-tan é ben geton,
Avidoñn, en nozeh-mañ, divourus é.*

*Divourus é guéladen me hunvré,
O hui hou peùar ker kaer ha ker glan !
Peb unan anehoh diben,
Un dén digas oh er peùar aral.*

Ha monet e hrezant get o hent, betag Ardna-Saileh, é hanuér Arva (Armagh) hiriù-en-dé. Neuzé e oé bet e laras Derdriu :

« Divourus é en dra e huélan d'er pred-mañ. Hou kamoulen hui é, é huélan, Noizé, én ér ag en amzér. Hag ur gamoulen a hoèd en hani é. Ha mé, gellout é hrehen, o mibion Usneh, spésein d'oh un ali a furnéh.

— Péh ali a furnéh, o rouannéz ? » emé Noizé.

— Un ali de vonet de Zindalk émen é ma Kihulin, ha de chom duhont ken ne vo degoéheit Fergus genemb, pé de vonet de Emain édan goaréz ha gelloud Kihulin.

— N'en-dé ket ret d'emb heuli hous ali, » emé Noizé.

Oeit Derdriu ha kañnet neuzen :

*O Noizé, sellet oh hou kamoulen
É huélan duhont én ér ag en amzér ;
Guélet e hran a-us d'Émain
Ur gogusen ledan a hoèd ru.*

*Spontein é hran get er gamoulen-sé
É huélan duhont én ér ag en amzér.
Hanval é d'ur geuleden goèd,
Er gogusen-sé skontus ha sklér.*

Gelloud e hrechen rein d'oh un ali fur,
 O mibion garantéus Usneh !
 N'en det ket en nozeh-man de Émain
 A p'en dé er goal é nijal ar hou penneu.

Monet é hreemb de getan de Zindalk
 É léh é ma Kihulin, bras é houiegeh.
 Ag er hreisnoz, ni e yei arhoak de Émain
 Én ul lod get Kihulin er sontil. »

Noizé e eilgiras get téroni,
 De Zerdriu er suréz, ru hé divougen :
 « P'éguir n'hor bes chet de zoujein,
 N'heulicemb ket hous ali. »

— Dibaot a huéh e vezemb guéharal,
 O doarén er roué Rugraédé !
 Heb bout a-sonj en eil get é gilé,
 Hui ha mé, o Noizé !

En dé ma hou poé me haset genoh,
 Treuz didreuz Assaroe er ruañneu (er môr bras),
 Ne vezeh ket ag ur mennoh dishanval doh me hani,
 M'er lar d'oh, o Noizé !

O Noizé, sellet oh hou kamoulen,
 É huélan duhont én ér ag en amzér.
 Guélet e hran adrest de Émain glas-guerh
 Ur gosgusen ledan a hoéd ru. »

Én anér e oé bet, é kañnas er pozeu-sé, rak Noizé ne cheleuas ket oh hé alieu fur. Ha monet e hrézant eañn-ha-eañn get en hent bèran, ken ne huélezant Émain-Maha é dirak o deulegad.

« M'em es mé, » e zisplegas Derdriu, « un aruéz e ziskoei d'oh mar dé mennet get Konor hou treisein pé hou laheïn.

— Ha petra é en aruéz-sé ? » emé Noizé.

— Mar hé groeit d'oh monet tré é ti Konor, dastumet ebarh en ihuélidi endro d'o Roué, ne vo ket groeit goal erbet arnoh. Meit, mar bet kaset de di er Bar-Ru, tré ma

ehomo Konor én é di é Émain, neuzen é ma en treisoni hag er vèh étal goallein arnoh. »

Degoéheit get dor-dal ti Konor é kër Émain, ind goulennet hé degor dehé. Hag er porhour aterset geté piñ é oent. Ind spését é oent tri mab Usneh ha de heul geté Derdriu ha deu vab Fergus.

Displeget e oé bet en doéré é dirak Konor. Ean galüet étalton paréou é veuélion hag é hoskor ha goulennet geté mar oé, é ti er Bar-Ru, de zébreïn ha de évet. Eilgiriát é hrezant d'er Roué, na bout é vehé bet ar el léh er pemp paré kaderion a Vro-Ulad, é vehé trahoalh a véuans hag a évaj avit torrein o nan hag o séhed.

« Mar laret er huirioné, » emé Konor, « ambrouget mibion Usneh de di er Bar-Ru. »

Displeget e oé bet konzeu Konor é dirak mibion Usneh, ha Derdriu, a p'o hleuas, ha laret :

« O Noizé ! gellét e hran laret a vremen é ma koéhet er goal arnoh dré ma ne hues chet sentet oh me alieu. Damb tré pèloh get hon hent.

— N'en deemb ket », e eilgiras Illann Guen, prim. « É guirioné, o Derdriu, un dra méhus bras ha digalon kaer en hani é, e glasket lakat én hor pen get hou konzeu. Monet e hreemb de di er Bar-Ru, » emé ean de heul.

— Ya, heb geu erbet, monet e hreemb, » emé Noizé.

Ha monet e hrézant eañn-ha-eañn tréma manér er Bar-Ru. Bout e oé ur baré niverus a hoskor hag a veuélion de heul geté. Lakeit e oé bet aveité ar en daol kic ag en dibab hag aléjet flour, get évaj moén ha mèuus. Embér é oé bet mèu er hoskor ha kañnal e hrent guiù hag a bouéz d'o fen. Mibion Usneh ne zebrezant na ne éuezant tra abalamort de vliñdér (1) en hent ou doé groeit. Diskuih erbet n'o doé keméret adal manér Borah, mab Andert, betag ha degoéhel get Émain-Maha.

Ha Noizé ha laret :

« Degaset d'emb er « Pen-kaer », (evèlsé é vezé hañüet guéboél Konor) « ha guéboélamb. »

Degaset é oé bet guéboél Konor, ind de lakat en dudigiet arnehon, ha Noizé ha Derdriu de huéboélat oh en é-gilé.

(De ganderhel).

(1) *Blindér*, gir brehonek-koñ = « fatigue ».

AR BASION VRAS

(Voir Luzel, « Les Trois Marie », Gwerziou, 1^{er} vol., page 155. Luzel a pris pour une gwerz originale un fragment d'une « Passion » populaire qui se chante encore en Haute-Cornouaille. Les chants populaires de la Passion semblent lui avoir complètement échappé).

Fructus ventris tui Jesus...

Kalon Mari oa truezus.

Kalon Mari oa truezus

O vont d'ar varn dirak Jêzus.

Gwener ar Groez, war-dro kreiste,

Gwelet Jezus a voe true.

Gwelet Jezus a voe true

O tougen e groez d'ar mene.

Mene Kalvar a oa uhel,

Kroaz Hon Zalver a oa ponner.

Ar Judevien ne dougent ket

E groez d'hon Zalver binniget.

Mes gwir Vab Doue he dougas

War e zaoulin d'ar jardin c'hlas.

Er jardin c'hlas pan arruas,

Eno pemp kentel a lennas.

Eno lennas fasilamant

Kenkouls d'ar c'hoz 'vel d'ar yaouank.

Eno e lennas lennidik

Kenkouls d'ar paour ha d'ar pinvik.

P'oa 'n taer Vari 'vont gant an hent

Tri mab yaouank a rankontrent.

— « *Tri mab yaouank, d'in lavaret*

Men ez oc'h bet, da ven ec'h êt ? »

— « *Bet omp du-ze war ar mene*

'Welet sevel ar groez neve ;

'Welet sevel ar groez neve ;

'Ver krusifio gwir Vab Doue. »

An taer Vari, na pa glevas,

Taer gwech d'an douar a goueas.

Taer gwech d'an douar a goueas ;
An tri mab yaouank o savas.

— « *Tavel, Mari, ne ouelet ket ;*
N'eo ket gwir pezh ho peus klevet.

Mar deo Salver ar bed 'glasket,
En ti Herod hen kaviet. »

— « *Herod, Herod, pec'her ingrat,*
E men hoc'h eus laket ma mab ? »

— « *Mar deo Salver ar bed 'glasket,*
'R mene Kalvar hen kaviet. »

— « *Judas ! Judas ! D'in lavaret*
Dre men 'man an hont da vonet ? »

— « *Heuilhet aze koste 'r rozou,*
Kleviet trouz ar morzolou.

Kleviet trouz ar morzolou
O skoi war bennou an tachou ;

An tachou dir ha re houarn
'Plantan 'n treid Jezus, 'n e zaouarn ;

An tachou dir hag ar re blom,
'Plantan da Jezus 'n e galon. »

— « *Ma mabig paour, d'in lavaret*
Piou aze en eus ho laket ?

Neb en eus ho laket aze
Me 'garfe bout laket ive.

Me 'mije poket d'ho taoudroad
Ha graet eun torch d'ho tioulagad ;

Ha graet eun torch d'ho tioulagad ;
Nan int 'met gouliou ha gwad. »

'Oa ket e gomz peur lavaret,
Ar groez d'an douar daoubleget.

Ar groez d'an douar daoubleget
Da rei da Vari da boket.

— « *Sant Yan ! Sant Yan ! Kendero Doue,*
Kaset ma mamm baour alese.

Kaset-hi d'ar gêr da ouelan,
Chomin war ma c'hroez da zec'han.

*Del't, ma mamm, ma mouchouer,
 Ha laket-han en hoch'h alber.
 Nan et kel gantan d'an dour skler,
 Rak e-barz 'man gwad ho Salver.
 Nan et kel gantan d'an dour stank,
 Bout a zo 'barz seiz sakramant.
 Bout a zo 'barz seiz sakramant,
 'N Nouen, 'n Urz, ar Vadeiant.
 Bout a zo 'barz seiz donezon
 Da gemeret pa 'po ezomm. »
 Sed aze 'r Pasion vinniget
 Da biou bennak n'he gouio ket.
 Neb n'he gouï ket hag he selaou
 En nevo lod en dellidaon.
 An neb he gouï hag he c'hano
 Pemp kant devez pardon 'nevo.*

(Chanté par Madame Caurel de Plougernével).

F. VALLÉE.

En nous adressant cette remarquable guerze, M. Vallée nous écrivait : « Kas a ran d'eoc'h « Passion vras » Kerne-Uhel. Da gaout ar « Basion vihan, skrivit d'an Aotrou Caurel, mestrskol kristen er Gemene. Moulet em eus an diou basion-ze war *Groaz ar Vretoned*, hag ive eur Basion-all hirroc'h am boa kavet en Goelo. Ton ar « Basion vihan » a zo kaer ; an Aotrou Ducoudray en doa graet eun ton eila evitan. Moulet eo bet war *Kloc'h-di Breiz pell-zo.* »

Où l'on peut voir l'inconvénient des études dispersées. Il est excellent que les complaintes de la Passion aient été publiées dans *Kroaz ar Vretoned* et nous ne demandons pas mieux que d'y voir paraître les versions vannetaises à leur tour. Mais il serait non moins excellent que tout texte de folk-lore important (et sait-on jamais si le moindre texte de folk-lore n'est pas très important ? L'aventure de Luzel dans ce petit cas-ci prouve qu'il est extrêmement facile de se méprendre sur la valeur d'un document) que tout texte important, donc, fût publié dans une revue d'études spéciales. Les *Annales de Bretagne* sont là pour cela et ne demandent qu'à insérer des textes populaires bretons. Il est vrai qu'elles exigent des traductions françaises de ces textes, ce que nous ne saurions admettre, et que même nous trouvons un peu vif. Le jour où elles admettront qu'une transposition en langue littéraire léonarde de l'*Emglea ar*

Skrivanterien est la seule qui convienne, nous pourrions et nous devons tous reprendre avec elles une collaboration de plus en plus active.

Cette version de la guerze de la Passion n'est pas exclusivement propre à la Haute-Cornouaille. Nous nous souvenons avoir entendu à Pont-Scorff, par une belle après-midi de septembre ou d'octobre, il y aura bientôt trois ans, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans (« *pwar ha pwar* », disait-il) qui arrachait les souches d'un bois de châtaignier récemment coupé, nous chanter un ou deux couplets répondant au passage : *Mar deo Salver ar bed 'glasket, en ti Herod hen kaviet. Ce vieillard, Jacques Lohier, semble avoir possédé un répertoire très remarquable, dont certains morceaux nous paraissent uniques. Malheureusement il a presque tout oublié. Et ceci montre qu'au xx^e siècle, on entreprend les recherches de folk-lore toujours trop tard. Nous n'avons plus que quelques années de répit pour sauver ce qui subsiste encore. Saurons-nous en profiter ? Non sans doute, car cette hieure qu'est le mouvement régionaliste est foncièrement incapable d'activer aucun travail.*

Si bonne que soit la version de Plougernével, elle présente des altérations sensibles et qui seraient à délaissier dans une reprise du thème. On peut estimer du moins que le passage : « *An taer Vari, na pa glevas, — Taer gwech d'an douar a goueas* », n'est sous cette forme que le fruit d'une généralisation plus que naïve. Il serait imprudent, par contre, d'affirmer que les trois couplets qui suivent soient dus au même tempérament quelque peu étourneau. Il se pourrait qu'ils fussent primitifs, bien que cette naïveté si relâchée étonne dans une vraie chanson populaire. Mais où il faut se refuser nettement à suivre le chanteur, c'est au passage : « *Oa ket he c'honz peurlavaret, — Ar groez d'an douar daoubleget.* » Le trait d'imagination est fort saisissant, c'est certain ; il n'étonne pas d'un Breton, bien qu'il ne soit pas autrement caractéristique. Mais cette fois le chanteur tient un peu trop visiblement à ce que tout soit pour le mieux. C'est un peu niais, comme optimisme, et la version de Kement-Héboé est singulièrement plus impressionnante.

Quant à l'âge et à l'origine de cette guerze, c'est une question qu'on pourrait élucider en cherchant si à certaine époque du Moyen-Age, il n'y a pas eu un renouvellement complet de la célébration de la Passion, et même de la religiosité générale. Ce à quoi tous les spécialistes nous répondront sans doute que si.

Y. D.

LES LIVRES & LES HOMMES

(ET LES FEMMES AUSSI)

MOUEZ MENEOU KERNE. — Poésies bretonnes par Mlle Philomène CADORET, Alexandre LE GOAZIOU, éditeur, Morlaix, 4, Place Emile Souvestre. — Prix : 2 fr. 50.

Mlle Philomène Cadoret, qui vient de s'imposer si brillamment à l'attention du public breton, est une couturière de Bomen, en Rostrenen. Elle a dix-neuf ans. Elle en a peut-être vingt depuis le temps qu'on dit qu'elle en a dix-neuf. N'empêche ; d'ici que son second livre n'ait paru, elle ne vieillira pas, car on ne voudra la connaître que par son recueil, qui porte bien la marque de son âge. Non pas que j'entende lui faire reproche ou injure de cet âge ; loin de là ; je ne suis pas « régionaliste ». J'estime qu'il convient au contraire de la féliciter d'avoir si vives ainsi toutes les jeunesse, du cœur comme de l'esprit, et de les offrir à tous en un livre pour le bien de la Bretagne. Précisons une fois de plus qu'il n'y a qu'une Bretagne, la celtique, celle dont donne seule pleine conscience la possession de la langue bretonne. Si Mlle Cadoret écrivait en français elle nous intéresserait bien moins, tous.

Mais écrivant en breton, elle a reçu un accueil singulièrement enviable et même émouvant. Si quelqu'un a réalisé un moment l'union des Bretons, c'est bien Mlle Cadoret. Il n'est personne qui se soit refusé à prendre la plume pour lui rendre hommage ; personne qui entendant le concert des louanges commencer, n'ait senti le désir d'y joindre la sienne. Les plus sottement taquins eux-mêmes ont pris soin à ne pas la blesser et ont oublié, contre leur coutume, de la prier de se taire puisqu'elle était jeune ; les plus grossiers ont pris des manières, et il n'est pas jusqu'à Bijou, le poulain de Saint-Hernina lui-même, qui ne se soit mis sur les rotules et n'ait plaqué son front d'acier sur la poussière devant elle. Les Bretons de Paris, oui, jusqu'à eux ! ont appris à la respecter grâce à M. de Carné. Et il parut un moment que cette jeune couturière n'avait qu'un signe à faire de son aiguille magique pour réconcilier tout le monde et rendre au mouvement d'idées breton un vêtement sans couture. Hélas ! que ne l'a-t-elle fait !

Vraiment, ce n'est pas seulement un regret que j'éprouve, mais je hausse les épaules, quand je vois qu'il est des gens qui par paresse d'apprendre le breton sont incapables de voir ce qu'a été cet accueil. Ils s'imaginent s'intéresser à la Bretagne

et nous poursuivent de leurs protestations d'amour pour elle. Mais s'ils étaient à-même de lire les articles consacrés à Mlle Cadoret, de sentir tout ce qu'ils décèlent, (quelques-uns du moins,) d'inquiétudes passées et de joie naissante, alors ils n'oseraient plus nous parler de leur attachement à une patrie qui ne sera pas la leur, tant qu'ils se refuseront à acquérir une connaissance au moins livresque de sa langue. Alors ils comprendraient combien sont importunes leurs déclarations, et combien nous préférons à tous leurs cris le simple article discret et affectueux par lequel M. Le Moal salua dans *Kroaz ar Vretoned* le premier livre de son élève. Car nous nous sommes sentis tous rajeunis dans nos espérances, dès que nous avons vu s'ouvrir ainsi la série des compte-rendus. Ah ! qu'il vienne donc nous parler de la « vieille Bretagne », celui qui veut recevoir un livre par la figure ! *Mouez Meneou Kerne* est là pour un coup.

Nous nous sommes tous sentis rajeunis dans nos espérances, c'est la phrase qui me vient à l'esprit. Et je me souviens que c'est aussi, en somme, ce que disait M. Anatole Le Braz dans la préface, le mot de « bienvenue » plutôt, (*digemer mad*), qu'il écrivit pour le livre : *Breiz koz a oa hadvev, Breiz koz a oa hadyaouank*. Car il n'y a pas que ces humbles militants que de fumeuses cervelles se croient le droit de dédaigner, à s'être mis en frais pour la jeune poétesse de Cornouaille. Il n'y a pas qu'un Louis Le Guennec, lequel a prodigué pour elle une fois de plus son talent d'illustrateur, qu'il semble réserver à juste titre aux livres et aux publications bretonnes. Il n'y a pas qu'un Bocher, lequel a donné dans ce breton excellent qu'est le sien une longue et intéressante préface à sa compatriote. Mais M. Le Braz lui-même, et non plus le M. Le Braz que connaissent ses lecteurs français, mais le disciple de Renan lui-même a accordé à la jeune tailleuse un salut en langue bretonne dont plus d'un passage a curieusement le ton et le son de la Prière sur l'Acropole. Et il nous plaît à nous autres de constater, ou de savoir, que si ce livre a été ainsi salué à cause de sa valeur littéraire ou de la sympathie que semble commander son auteur, il est surtout aux yeux même de celle-ci une contribution à la lutte contre tous les ennemis de la Bretagne, il a pour but particulier d'aider à défendre la langue bretonne. Et pendant que les bourgeois prétendus patriotes ne savent qu'entasser bêtises sur sottises ; que de faux intellectuels de progrès, ceux-là mêmes qui d'un ton de cuistre affectent de mépriser le mouvement breton, s'imaginent faire honneur à leur pays en bâtissant sur son compte des bouquins d'un artistisme grotesque, c'est une couturière qui se lève (pas la seule, d'ailleurs) et répond le plus brillamment à l'appel angoissé de ses aînés ; ce sont des

gens du peuple qui comprennent le mieux ce qu'on leur peint de la douleur où sombre leur patrie et s'offrent bravement pour prendre le rôle de reformateurs qui revient aux princes, aux dirigeants de la vie sociale. Laisserons-nous cet élan inespéré, quoique souhaité, tomber faute d'être secouru ? Saurons-nous épargner à Mlle Cadoret la désillusion, à elle aussi, de se dire qu'il n'y a rien à faire, rien à faire, — qu'à pleurer ?...

Je n'ai pas l'honneur, je dis l'honneur, de connaître personnellement Mlle Cadoret. J'ai souvent entendu parler d'elle, par contre. Il y a longtemps que j'ai remarqué son nom et son pseudonyme, *Bugel ar Wer'hez*, (abandonne depuis pour celui de *Koulmig Arvor*,) dans l'excellent petit journal breton, (*Bretonnant*, précisons pour les ânes,) *Kroaz ar Vretoned*, auquel je suis sûr de n'avoir pu réussir à amener un seul abonné en dépit de mes efforts. « C'est dans ce journal, autant dire, » y écrivait son directeur, M. Le Moal, « qu'elle a fait ses premières études, et presque toutes ses études. » Mlle Cadoret est en effet une recrue de cette *Breuriez ar Brezoneg* où tant de dévouement se dépense pour enseigner aux enfants l'amour de la langue bretonne, sans que la masse amorphe des « régionalistes » en soit autrement émue. Il y a déjà quelques années que M. Vallée me parlait de cette jeune fille, qui douée d'une très belle voix, paraît-il, s'était donnée pour tâche d'arrêter le flux des chansons françaises autour d'elle et de remettre en honneur la chanson bretonne. Sa décision, sa volonté, sa bonne grâce et son talent furent tels qu'elle y parvint. Ce fut là, si je ne me trompe, ce qui lui donna premier l'idée de réunir ses chansons en un livre. Et ce que renferme ce livre, il me déplaît de l'énumérer. D'aucuns en pourraient tirer prétexte pour négliger d'aller voir ce qu'il en est. Or on ne trompe pas ici ; et j'ai pensé en avoir assez dit pour que chacun de ceux qui pouvaient encore hésiter à se procurer le volume, sache ce qu'il lui reste à faire. Que si l'on m'objecte que l'on ne sait pas le breton, c'est une excuse que je n'accepte pas. Je l'ai bien réappris, moi ! Et je ne suis pas seul dans ce cas.

Je traduirai pourtant le titre du recueil : *Meuz Meneou Kerne*, c'est « la Voix des Montagnes de Cornouaille », puisqu'il faut l'apprendre aux Bretons. Ce titre n'en dit-il pas assez long à lui tout seul ? N'est-il pas suffisant pour faire deviner tout ce que cette voix écoutée d'abord puis exprimée par une jeune fille de dix-neuf ans, en langue bretonne, (*vo-lon-tai-re-ment*, messieurs les Régionalistes, et non pas du tout parce que c'est « une sauvage qui ne sait même pas le français » comme vous aimez à dire à l'occasion), tout ce que cette voix peut avoir de simplicité et de fraîcheur, de grâce non pas rustique mais naturelle et attirante ? Faut-il insister et s'appesantir, au risque

de le flétrir, sur le charme de cet avril breton ? Faut-il préciser que cette couturière sans culture retrouve d'elle-même une des plus pures veines de la poésie celtique : le sentiment de la Nature, et qu'elle sait voir son pays non pas avec les yeux du touriste ou du « régionaliste » qui bée à Pont-Aven, mais avec cette sensibilité spéciale qui ne perd jamais le contact avec la Nature ambiante et fait qu'on vit avec le Pays ? Faut-il enfin vous demander si vous restez donc sans émotion devant les efforts d'une jeune fille pour combattre comme elle pourra les fléaux de sa pauvre Bretagne ; la francisation, l'avilissement pur et simple, l'alcoolisme et l'émigration ? Vous refuserez-vous donc à l'aider ? Prenez garde : vous serez jugés du coup, — une fois de plus.

Si Mlle Cadoret me le permet, j'apporterai pour finir une note plus grave et la visant plus personnellement dans cette série encore ininterrompue d'éloges, — dont quelques-uns d'ailleurs ont été tristement insuffisants. J'aime à croire que « la Colombe de l'Arvor », comme elle s'est appelée, pense déjà à son prochain recueil. Elle n'a pas cessé d'écrire, en effet, ni en prose, ni en vers. Il serait souhaitable pour le mouvement breton qu'elle dédoublât de plus en plus complètement son talent. Qu'elle continue, d'abord, à reprendre pour les rajeunir le plus qu'elle pourra de vieilles chansons populaires. Tout le monde ne s'est aperçu que telles chansons dont on lui faisait honneur n'étaient que de charmants rajeunissements. Et cela prouve une fois de plus quelle connaissance ont du patrimoine littéraire national les tristes défenseurs de la Bretagne. Ce n'est pas diminuer le mérite de Mlle Cadoret que de prouver qu'elle a réellement écouté les échos des plus anciennes voix de ses montagnes. L'âme du peuple ayant changé (en bien ou en mal, ce n'est pas présentement la question) il est nécessaire pour que la vieille chanson qui fit jadis ses délices survive, qu'elle se rajeunisse elle aussi. Ayons un gré très vif à « Koulmig Arvor » d'avoir obtenu pour tant de chansons populaires mourantes, un sursis. Ce genre littéraire d'ailleurs, où le poète parle tour-à-tour pour chacun des hommes, pour la jeune fille malade, ou la délaissée, pour la meunière heureuse ou pour la maumariée, même pour les tailleurs ou le jeune homme dont la douce est morte ; — et ici il est tout-à-fait amusant d'entendre une jeune fille contre-faire la voix des vieux chanteurs ambulants : « Jeunes de Basse-Bretagne, approchez pour entendre, pour entendre chanter une chanson qui vient d'être levée, sur la vie d'un jeune homme né en Basse-Bretagne, accablé du chagrin et du regret d'une petite « maîtresse » fidèle. » Mais voilà que je me laisse aller à traduire. Que vais-je prendre ! « Ma langue est le breton », dit quelque part Mlle Cadoret ; « la vôtre ne me plaît pas. » —) ce genre littéraire, donc, a une valeur sociale immédiate qui n'est

pas à dédaigner. Loin de là. Mais la matière n'est pas inépuisable, si habile que soit Mlle Cadoret à y introduire des apports entièrement neufs. De plus le genre est très cultivé. Nous avons gardé notamment excellent souvenir d'un nommé Yan Caroff, dont les régionalistes sont absolument incapables de se servir, comme des meilleurs outils qu'on leur met en main. Tout en encourageant donc l'entraînante chanteuse de Bonen à continuer dans ce sens, nous nous permettrons de lui demander autre chose.

Je voudrais, nous voudrions, qu'à côté d'un nouveau recueil de chansons nouvelles ou rénovées, — que nous accueillerons toujours avec le plus vif plaisir, étant donnée la franche et jolie gaité de leur auteur, — elle nous donnât sans trop tarder un recueil de poésies pures et simples, de poésies personnelles, comme déjà il y en a pas mal dans son premier livre. Il n'est pas nécessaire qu'elle s'en rende compte, il suffit qu'elle le sache : ce sont ces poésies qui lui donneront sa place dans la littérature bretonne. Et cette place est des premières, tout auprès de Per Pronost, l'ignoré. Comme lui, Mlle Cadoret a une qualité extrêmement rare dans la littérature bretonne : l'immortelle fraîcheur, (qui ne va pas d'ailleurs sans simplicité) que donne toujours la parfaite spontanéité. Les poésies que Mlle Cadoret a déjà publiées ici et là depuis l'apparition de son recueil, nous font voir que leur auteur garde toujours cette inappréciable qualité. Et c'est par elle, (surtout si elle ne tarde pas trop à nous donner un second recueil) qu'elle vivra le plus longtemps et le plus sûrement dans la littérature bretonne, s'il est vrai que la poésie qui lui ait le plus franchement acquis les sympathies de lecteurs qu'elle ne connaît pas du tout, soit bien celle où elle parle elle-même de « la vraie jeune fille » :

« Ar plac'h yaouank divlamm a zo vel eur rozen
Hag a dôl en-dro d'ei, dous evêl eur c'hlizen,
C'houez tener ar glanded ; dre-oll, dre ma tremen,
Eus he buhe dinam hi a lez eur skeuden.

« O ya, eur plac'h yaouank, p'he deus poell ha furnez,
Netra war an douar 'n eus he zalvoudegez !
Skann, laouen ha dinec'h, he mouse'hoarz dudius
A had, en pep kalon, dousder, spi frealzus.

« Bezan ' c'h e barz eun ti eun êl a garante ;
En he daoulagad don, melezour hec'h ine
E lenner peuc'h, fian, ha lealded gwirion.

« Daoust na vo ket memes kaer-dispar he gened,
Enni e strink ken reiz buhe, nerz ha yec'hed !
Ar gwel anei hepken ' lak dudl er gaton. »

IZAN.

LES EXEMPLES D'OUTRE-MER

— 0 —

Le Home-Rule pour l'Irlande

J'ai vu un jour, il y a déjà quelque temps de cela, dans *Kroaz ar Vretoned*, que le bill de Home-Rule venait d'être voté en troisième lecture aux Communes. Le rédacteur s'en félicitait sans réserves. Si j'eus le plaisir de constater que cette feuille bretonnante, trop peu connue, était la première des publications de Bretagne à nous apporter cette heureuse nouvelle, je regrettais cependant de la voir se réjouir trop vite. Il fallait craindre au contraire que ce ne fut là l'avant-dernier chapitre de cette belle histoire commencée voici environ trente mois, et qui traîne péniblement depuis cette nuit historique de fin d'automne où les fusées et les barils de goudron s'allumaient de promontoires en promontoires, annonçant ainsi à l'île l'arrivée d'un paquebot qui filait sur Queenstown, ramenant d'Amérique M. Redmond et le million qui lui valut d'être traité par la presse anglaise de dictateur.

Pour quiconque connaissait tant soit peu la situation politique du Royaume-Uni, il était certain que la Chambre Haute n'allait pas manquer en effet de repousser le projet de loi ; tant par conviction que par tactique. On sait que suivant les modifications récemment apportées à la constitution, le Roi, après un délai de deux ans, a le droit de passer outre au vote des Lords et de promulguer un bill préalablement réadopté encore par la Chambre Basse. Le Roi, c'est-à-dire le Gouvernement. Mais le parti libéral se maintiendra-t-il au pouvoir deux ans encore ? Tout permet d'en douter. D'ici deux ans, bien des choses auront changé en Europe ; et même sans complication extérieure, en Angleterre. Celle-ci est déjà lasse des Libéraux, et il faut bien l'avouer aussi : du Home-Rule. Il ne faudrait pas être surpris si une nouvelle oscillation du fameux pendule s'accusait sous peu. Déjà le ministère est en minorité dans l'île de Grande-Bretagne même. Un rien peut-être suffirait à déclencher le retour des Conservateurs à la direction des affaires.

En ce cas, adieu le Home-Rule ! Devrons-nous le regretter ? On n'en sait trop rien. En principe, évidemment, nous souhaitons à l'Irlande de recouvrer sa liberté. Mais au point de vue celtique, ne serait-ce pas trop tôt pour elle ? Si l'Irlande ne doit pas être une nation celtique, elle ne nous intéresse pas.

Ou du moins elle ne saurait nous intéresser plus que le Cornwall; et celui-ci, la nation celtique qui nous touche le plus près par la race, cette nation qui est véritablement notre sœur par le sang, qui fut même une partie authentique de nous-même, nous laisse maintenant à peu près indifférents. Je ne développerai ni n'approfondirai cela aujourd'hui; mais je souhaite que nous n'ayons pas à en dire autant bientôt de l'Irlande. Le Home-Rule ne peut nous intéresser que s'il peut aider à activer la receltisation de l'Irlande. Que peut nous faire, après tout, qu'il diminue le prix du beurre à Limerick ou de la volaille à Galway? Les conservateurs anglais se chargent d'en faire autant et tout de suite, sans édit royal. Ce qu'ils se refuseraient à faire, par contre, c'est à préserver la langue irlandaise, puisque l'un d'eux a eu l'ignominie de proposer un amendement tendant à prendre des mesures contre l'action de la Ligue Gaélique. Celle-ci est puissante, je le sais; une campagne d'elle pendant quelques semaines a suffi pour faire introduire dans le bill une clause mettant la Poste de l'île sous la direction du gouvernement de Dublin. C'est un beau succès, car la poste impériale se montre hostile à la langue gaélique. C'est la seule chose dont on puisse féliciter la Ligue. C'est d'ailleurs la seule chose dont on n'ait pas pensé à la féliciter. (Aussi prierai-je mes lecteurs d'Irlande de croire que nous ne sommes pas solidaires, nous les Bretons bretonnants, de ce député-président d'une prétendue Union bretonne qui commit l'an passé la lourde maladresse de féliciter, dans un patois pseudo-celtique, la Ligue Gaélique du premier vote du fameux Bill). Mais est-elle assez puissante encore? Je sais bien que M. Redmond a fait il y a quinze mois à Wexford, son fief, au cours d'une fête organisée par la branche locale de la Ligue, de solennelles promesses à la cause gaélique. Mais cela ne nous dit pas que l'Université à tous les degrés sera remise *effectivement* aux mains des Gaéls. Et il serait puéril d'attendre d'avoir fait l'expérience pour savoir qu'en penser. Si l'Irlande entière soutenait la Ligue Gaélique avant de soutenir le Home-Rule; si elle se trouvait représentée à Westminster par la Ligue Gaélique et non plus par le Parti Nationaliste, l'affaire serait beaucoup plus intéressante pour nous comme pour elle. L'exemple donné aux autres nations celtiques serait infiniment plus fort et peut-être comprendrait-on mieux en Bretagne que l'essentiel est de sauver la langue bretonne et qu'en la sauvant, on sauvera le reste. — Mais combien comprennent exactement ce que veut dire sauver la langue bretonne?

AP GRUFFEZ AP KENAN.

'N ur lohedal

— o —

Brittia, qui n'aime pas que l'on ménage sa peine, se réjouit d'avoir un public exigeant. On lui fera faire de la sorte beaucoup plus que jamais elle n'eût pensé. Elle en souhaite autant à tous ses confrères bretons.

On lui a reproché le lâche de la traduction de *l'Exil des Fils d'Usneh*. La plupart de ceux qui en ont lu la première partie, l'exil proprement dit, ne manqueront pas d'être surpris de ce reproche. Ils auraient certainement compris que nous passions outre. Mais un examen attentif nous a fait remarquer que les observations que l'on nous faisait étaient justifiées. Et d'heureuses circonstances aidant, nous avons entrepris une vérification soigneuse du reste de la traduction. Nous avons eu le plaisir de constater que les difficultés sans nombre que présentait la mise en breton de la rédaction primitive n'étaient pas insurmontables, et que la langue bretonne une fois de plus se tirait à honneur d'un pas que l'on pouvait craindre devoir être assez douteux pour elle.

On ne sera pas du coup sans remarquer une différence entre l'allure du récit tel que nous en continuons la publication, et celle qu'il avait jusqu'alors. Nous estimons déjà que la première partie, si fort qu'elle ait impressionné, serait à refaire. Pourtant il n'est pas nécessaire de reprendre ce travail de si tôt. Quand le vocabulaire breton moderne aura été mieux étudié et plus complètement recueilli; quand les dictionnaires déjà existants auront été mieux dépouillés et mieux assimilés par les écrivains; quand, par exemple, ces mines de mots insoupçonnés que sont le *Dictionnaire Breton-Français du dialecte de Vannes*, de M. Ernault, ou le précieux et trop ignoré *Glossaire Moyen-Breton*, du même, auront été un peu plus travaillés; quand la langue aura été un peu plus assouplie; — on en possédera un peu mieux les richesses, et il sera possible d'en tirer des accents inattendus.

Posséder une langue n'est pas seulement en connaître le vocabulaire et la grammaire. C'est encore savoir quels rythmes elle est capable de fournir; c'est être à-même de combiner ses rythmes en des mouvements nouveaux. Ceci nous l'entrevoions comme possible dans un avenir très rapproché, si nous le voulons. Et il est très important de mener là notre langue le plus tôt possible. Une langue n'est vraiment une langue littéraire que lorsqu'elle est rendue là; car alors seulement elle est un instrument d'expression à la fois formel, explicite et musical; trois qualités que tout écrivain sérieux recherche comme la condition même d'une expression parfaite. Quand nos écrivains auront enrichi et assoupli la langue bretonne au

point de permettre de la traiter avec toute la mesure minutieuse que nos amis François Quer et Ap Gruffez ap Kenan, — pour ne prendre d'exemples que dans *Brittia*, — apportent dans le maniement de la langue française, ah ! de quel élan alors n'enverrons-nous pas dinguer les pauvres ciboules qui condamnent le breton comme étant un patois inférieur ! D'ici là, des pages comme la préface que M. Le Braz a donnée à la *Menez Meneou Kerne*, de Mlle Cadoret, ou comme les plus récentes poésies de M. Berthou ne sont que trop rares. Il est vrai qu'en attendant le grand poète bien au courant de sa langue qui nous tirera d'affaire, ce sont un peu les sujets qui manquent à ceux qui veulent rythmer. Il est certain que « la vie et les aventures de François Jaffrennou », par exemple, n'est pas un thème qui vous soulève. C'est pourquoi il est sage de ne pas trop attendre et de chercher ailleurs de la matière pour nos essais. Et comme il vaut mieux pour nous la prendre dans la Keltia, nous devrions puiser plus largement dans la vieille littérature celtique. Les deux bretonnants de Bro-Érec qui ont entrepris la mise en breton de l'histoire de Derdriu n'ont eu d'autre idée que de montrer une voie, et de faire avancer la culture de la langue bretonne.

×

Ayant eu à réfléchir longuement ce temps-ci sur l'état et la situation du catholicisme en Bretagne, une remarque déjà vieille s'est de nouveau présentée à notre esprit : au moment où l'Eglise de France, si l'on peut dire, souffre toute entière du détachement d'elle d'une grande partie de la nation française, du détachement officiel tout au moins ; où elle se plaint de la gravité de la crise et fait tous ses efforts pour la conjurer ; où un renouveau catholique assez sensible se manifeste dans certains milieux en même temps qu'un notable changement d'état d'esprit s'opère dans le catholicisme français ; — tout le monde est bien obligé de constater un curieux manque d'égards de Rome envers la Bretagne, sur qui cependant il semble qu'elle ait plus besoin que jamais de compter ou de s'appuyer. Déjà, au moment de l'essai de mise en application de la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, le Pape aurait dit qu'« il attendait de la Bretagne son plus grand réconfort. » L'a-t-il eu ? C'est ce que nous n'affirmerions pas ; et si nous comparons la résistance seulement préventive des protestants de l'Ulster en face de la seule discussion de la loi de Home Rule qui ne blesse que leur sectarisme et ne menace aucunement leurs intérêts religieux ; si donc, nous comparons cela aux simulacres de résistance organisés en Bretagne au moment des inventaires, le rapprochement n'est pas à l'avantage du catholicisme breton. Et l'on peut certainement admettre que la Bretagne a quelque peu dégénéré depuis un siècle, puisque le peuple même qui fit la Chouannerie pour un motif analogue, se borna cette fois à des feintes dont quelques-unes au moins apparaissent grossières et sottement pleines de suffisance.

Nous ne faisons ici que constater des faits sans prendre parti. Nous pouvons répéter toutefois l'opinion de plusieurs catholiques de nos amis : que le mauvais usage qui a été fait en Bretagne par les meneurs de la résistance, de toutes les ressources que le peuple breton leur mettait sans réserves en mains, témoigne à lui seul d'un pitoyable état d'esprit chez lesdits meneurs. Et nous ajouterons, nous, qu'il nous est souverainement désagréable de voir que le peuple breton a été une fois de plus dupé et trompé par des politiciens épris de beaux sentiments et d'attitudes grandiloquentes, mais incapables d'une réelle volonté de réussir autrement que par un problématique succès général à on ne sait quelles élections.

Nous serions assez curieux de savoir ce qu'on a pensé à Rome des simagrées pseudo-insurrectionnelles des catholiques bretons. En tout cas on ne saurait ignorer au Vatican combien la Bretagne est généreuse envers l'œuvre de la Propagation de la Foi. On se souvient que Bleimor a reproduit ici-même des chiffres singulièrement éloquentes. Il est bien probable encore qu'on n'ignore pas que les évêchés bretons sont parmi les rares évêchés de France où le recrutement de clergé ne souffre pas de la crise constatée ailleurs. Or, et c'est à ceci que nous voulons en venir, il appert que la Bretagne, le meilleur soutien de l'Eglise en France, est le pays que l'Eglise honore le moins. Vous n'y trouverez en effet de princes de l'Eglise que de deuxième ou troisième rang. Et tandis que la Bretagne est à-même de s'honorer de la robe de velours grenat d'un Recteur d'Université, et de la robe rouge au chaperon d'hermine d'un Premier-Président de Cour d'Appel, c'est en vain que vous la courrez en tous sens à la recherche de la pourpre cardinalice. Et voilà de longues, très longues années qu'aucun évêque de Bretagne n'a été élevé au rang d'Eminence.

Il y a là pour notre pays une situation vraiment paradoxale et on s'étonne que les catholiques bretons ne soient pas plus soucieux ni du prestige de l'Eglise en Bretagne, ni du prestige de la Bretagne dans le monde catholique, et qu'ils ne fassent pas des démarches à Rome en vue de remédier à cet état de choses.

×

Nous lisons dans le *Nouvelliste du Morbihan* :

Notre confrère F. Jaffrennou (barde Taldir), directeur, à Carhaix, du journal *Ar Bobl*, vient de présenter au jury de l'Université de Rennes, en vue de l'obtention du doctorat ès-lettres, une thèse en langue bretonne, intitulée : *Prosper Proux, e Vuez, e Lizerou, e Oberiou*.

On sait que, depuis le 1^{er} janvier 1912, le breton est admis comme langue vivante au doctorat, au même titre que l'anglais et l'allemand. Notre confrère cornouaillais est jusqu'ici le seul qui ait tenté ces épreuves en langue celtique.

N'étant pas le disciple du Docteur de la Montagne, nous n'hésitons aucunement à féliciter le « mestrimprimour » de Cor-

nouaille d'avoir tiré parti de toutes les facilités que lui conféraient tout à la fois sa fortune personnelle et son métier, pour donner cet heureux exemple. Souhaitons que si, grâce à la situation spéciale où il se trouvait, il a pu arriver bon premier dans la course au doctorat-ès-lettres bretonnes et ravir ainsi à d'autres les lauriers qu'ils ambitionnaient, il se sente du coup moralement obligé envers ces autres, qui d'ailleurs sont parfois de ses amis intimes, et ne les laisse pas se débattre seuls au milieu des charges et des ennuis que procure l'impression d'une thèse. M. Jaffrennou s'honorerait en aidant par les précieux moyens qu'il a en son pouvoir, à la présentation d'autres thèses en langue bretonne.

Il faut souhaiter aussi que celles-ci soient à l'avenir un peu plus lourdes et un peu plus « conséquentes » que la sienne. Il est plus que temps que la langue bretonne serve à exprimer autre chose que du fatras. Le sujet de la thèse de M. Jaffrennou est assez mince. Il nous disait au temps de notre cordialité, il y a un an, alors qu'il battait froid à tous les militants vannetais sauf nous, que sa découverte était que la vie de Prosper Proux « a oa henvel mik ouz hini Klemant Marot. » Il ajoutait : « Ce n'est pas d'écrire la thèse qui est difficile ; ça, c'est vite fait. Mais c'est la soutenance orale qui m'embête. » A peine utile de recommander à ceux qui suivront son excellent exemple, de choisir d'autres principes et d'avoir des craintes toutes contraires.

×

Non ; la soutenance d'une thèse bretonne n'est pas une chaudière interdialectale sur le ton bardique. « N'eo ket gwir ! — Eo ! — N'eo ket ! — Eo, me lar d'oh. Mi lar mi er huirioñni, malloh ru ! » C'est une discussion académique. On comprend que tel craigne de ne pas y briller. — Mais il y a de moins en moins de sécurité en Basse-Bretagne. Ce n'était pas assez de passer immédiatement pour un imbécile, un niais, ou un ma-boul, si par malheur vous vous occupiez de servir ce pays. Voilà maintenant que si vous vous risquez à écrire dix lignes pour la langue bretonne, il vous faut craindre qu'un vampire ne se jette sur vous dès votre mort, et ne vous fouille jusqu'au fond du foie. Ah ! non ! Très peu, vous savez. On a déjà de trop de « Dur... ocher. » Il est intolérable que toute la vie intime d'un homme de cœur soit à la merci de la plus affreuse goule désireuse de satisfaire sa vanité en attirant l'attention sur elle, et de se glisser ainsi entre MM. Le Braz et Le Goffic, — ou bien d'un goujat de petit trou ambitieux de mettre par imposture comme cinquième titre sur ses cartes de visite : « Docteur-ès-lettres ».

Nous ne sommes pas plus rassuré que cela sur le tact avec lequel aura été fait le travail que l'on sait sur Prosper Proux. Tout nous porte à craindre que ce livre ne soit que la vulgarité même. On peut s'en consoler en pensant à la figure que fera son auteur dans l'histoire bretonne, surtout quand un can-

didat quelconque au titre de docteur d'Université aura campé le bonhomme comme il sied dans un livre ; ce qui lui pend au nez comme un sifflet de cinq sous. Jamais la loi du talion n'aura été plus automatiquement appliquée, ni plus justement. Mais on ne voit pas pourquoi il serait inique de le faire tout de suite, et pourquoi un de nous ne prendrait pas dès cette année pour sujet de thèse, certain, « *e demperamant hag ec'h ouvrachou* ». On sait que le sujet nous séduit particulièrement ; de même que « les sources du Barzaz-Taldir » s'avèrent pleines d'attraits pour un de nos amis. — Mais voilà : à toute offre de thèse de ce genre, la matrone universitaire, qui affecte parfois d'avoir des façons, opposerait une fin de non-recevoir.

Eh bien, on ne peut que trouver plus malpropre qu'elle accepte de pareils ouvrages aussitôt après la mort d'un homme, et qu'elle les refuse alors qu'il est encore là pour se défendre. C'est dans les mœurs, dira-t-on, et c'est bien possible ; mais cela n'empêche pas que ces mœurs de vautour ne soient répugnantes. Il est temps que l'opinion publique s'insurge contre l'impudence des scientifiques. Quand nous aurons su remettre ces écrivains aux âmes de bas domestiques à leur place, croyez bien que nous aurons fait quelque chose pour la dignité de la vie sociale. En ce qui concerne les thèses, il est temps d'exiger une réglementation sévère plus ou moins tacite. Il serait décent que toute thèse sur un homme ne fût entreprise qu'avec le consentement formel de ses héritiers naturels et de ses héritiers littéraires, et en tenant compte de la volonté plus ou moins clairement exprimée du défunt. Il serait mieux encore que l'Université, qui n'est plus une alma mère mais une horrible mégère, revienne à la bonne tradition qui voulait qu'une thèse fût un travail destiné à faire avancer sur quelque point les connaissances humaines ou la compréhension des choses. Et les sujets de ce genre ne manquent pas en Bretagne. Pour notre part, nous en avons trouvé plus d'un, que nous gaspillons sans réserves dans cette revue. Souvenons-nous que des thèses bretonnes doivent être des livres enfermant quelque nourriture intellectuelle, bon sang ! Il est stupide qu'il faille avoir à dire pareille chose ! Ce n'est pas avec des pages de verbiage insipide et grossier, ou « piquant », qu'on peut meubler dignement le néant d'une bibliothèque bretonne. — De plus, une thèse bretonne doit être présentement un instrument de propagande, ou du moins un geste d'action. La cause bretonne, la langue bretonne, — la Bretagne en un mot, — n'a que faire de sous-science. La sous-science est hideuse dans son insolence, sa prétention, son faux intellectualisme crasseux. Plus que n'importe quoi, elle a besoin de modestie. Il n'y a pas de quoi être si fier, parce qu'on trie les balayures de la grande salle. L'impudente sous-science à la « Durocher » n'a absolument rien de commun avec la haute science qu'elle ignore, bien qu'elle affecte de s'honorer de ce voisinage. La science véritable est une des formes les plus nobles de la curiosité humaine,

qui est toujours avide de comprendre le monde. C'est une des formes de la contemplation de la vie. Elle touche de très près aux plus hautes sphères de la poésie. Elle lui est fortement apparentée, si même elle n'en est pas un des aspects. Et les poètes véritables n'ont aucune antipathie pour la science qui se connaît elle-même et n'essaie pas d'usurper la place qui ne lui revient pas. Au contraire, ils s'en servent. Pour un poète de race, la science n'est que l'auxiliaire de la poésie, en donnant à ce mot le sens le plus large possible. Elle éclaire et vérifie ses inductions, elle lui ouvre des aperçus nouveaux, elle affermit sa pensée.

On ne voit pas qu'un paquet de feuilles imprimées cousues ensemble, s'avérant inutile dès son apparition, puisse être durablement profitable à quoi que ce soit. Vérité que M. de la Palisse eut trouvée lui-même. Les thèses en breton, elles, ont du moins l'avantage de renforcer pour l'instant la cause de la langue bretonne et de donner un peu de retentissement à celle-ci. Tandis qu'on ne sera jamais assez sévère pour les inutiles thèses de doctorat d'université en français ou en anglais. Car on soutient peut-être à Rennes plus de thèses en anglais qu'en aucune autre langue. Quelle fichaise, cette Faculté bretonne !

×

Il a été brièvement question ici de l'utilisation au profit de la cause bretonne du pittoresque. C'est un sujet sur lequel il faudra sans doute revenir, car il nous paraît fort important. Mais ce que nous voulons dire présentement, c'est que nous avons, — pour une fois, — un habile modèle à citer. Malheureusement ce n'est qu'un demi-modèle, on va le voir.

Les lecteurs de l'*Ouest-Eclair* n'ont pas été sans remarquer depuis quelque temps, à la chronique de l'arrondissement de Pontivy, des notes d'histoire ou de coutumes locales fort précises et fort érudites. Il ne fallait pas être grand clerc pour deviner bientôt qu'elles étaient dues à un instituteur de Pontivy, connu dans les études historiques bretonnes sous le nom de G. de Saint-Yvi, et plus sympathiquement au goût de plusieurs, dont nous sommes, sous son nom véritable de Emile Gilles. Nous avons annoncé en temps utile la publication par cet auteur de « la première série » d'une sorte de guide détaillé de la Bretagne centrale : *Au Cœur de la Bretagne*. (Pontivy, Imprimerie Ch. Anger. — 2 fr. 50). Nous ne pouvons encore que signaler à nouveau cet ouvrage. Et nous pensons bien que c'est la matière des séries suivantes que M. Gilles donne par petits morceaux si intéressants à l'*Ouest-Eclair*.

De ceci, nous l'avons très vivement félicité, quand nous sachant directeur de *Brittia*, il s'est mis une seconde fois en relations avec nous. C'est une curieuse chose, à l'expérience, que la direction d'une revue d'action bretonne. On se brouille avec ceux avec qui on s'entendait jusque-là, et on se trouve en relations cordiales avec d'anciens adversaires. Ce n'est aucune-

ment à regretter d'ailleurs. Ceux avec qui on a rompu n'en continueront pas moins à bourlinguer pour le compte de la Bretagne celtique et ceux avec qui on faillit s'entretuer jadis, sont à rallier à cette même Bretagne, qu'ils ont mal vue. M. Gilles appartenant à ces Bleus de Bretagne qui ont trop longtemps affecté de combattre la cause bretonne, nous nous sommes trouvé en conflit assez aigu avec lui. Nous souhaitons lui faire comprendre les aspirations du mouvement breton ; et que la cause bretonne n'est aucunement une cause politique, mais qu'elle est intimement liée à la cause de la Bretagne, au service de laquelle il faut faire entrer, *si besoin est*, la politique. Nous voudrions faire reconnaître à M. Gilles que c'est là qu'est le progrès bien entendu.

Il faut beaucoup regretter que les notes pittoresques données par M. Gilles à l'*Ouest-Eclair* ne soient pas utilisées, coûte que coûte, au profit de la cause bretonne. Si ce n'est pas toujours commode à faire, il y a cependant moyen de s'en tirer. Nous pensons avoir le droit de le dire. Quoiqu'il en soit, depuis que nous avons dû reporter toutes nos forces sur *Brittia*, M. Gilles est le seul à penser (car c'est sciemment qu'il le fait) à donner à l'*Ouest-Eclair* des notes bretonnes sincères tendant à augmenter et à éclairer dans le grand public l'attachement qui est latent chez tous, à la patrie bretonne. Et de ceci, nous avons bien envie de dire que nous savons à M. Gilles beaucoup de gré. Il est si rare de voir quelqu'un comprendre une idée et l'appliquer ! Nous n'hésitons pas à le donner en exemple à tous nos amis, et à reproduire comme un premier modèle d'utilisation du pittoresque la note suivante :

PONTIVY

LA QUASIMODO D'AUTREFOIS

Cassez les pots !

« Quasimodo : pots cassés, pots fêlés ! »

Ce cri retentissait dans toutes les rues du Faouët, la veille de la Quasimodo, il y a trente ans à peine encore ; la coutume est-elle disparue, tombée en désuétude comme tant d'autres : nous ne saurions le dire.

— Quasimodo : les vieux pots, mesdames !

Et les gamins allaient de porte en porte, réunissant par quartier, chez quelqu'un de la bande, toutes les cruches, pots à lait, marmites, etc. qu'ils recueillaient de droite et de gauche.

C'est que tout au long de l'année les ménagères prenaient soin de mettre en réserve, dans la cave ou dans le grenier, les poteries qui venaient à se trouver hors d'usage. Et des hourra joyeux étaient poussés devant les logis où la récolte abondait particulièrement : c'était, ce jour-là, une sorte de petite aurore dont les gamins gratifiaient généreusement les cuisinières aux mains malhabiles.

— Quasimodo : pots cassés, pots fêlés !

Et le jour de la Quasimodo, à l'issue des vêpres, les jeux des pots s'organisaient donc par quartier. Il y avait celui de la rue du Grand-Pont — rue Poher aujourd'hui — qui se tenait presque en face de la maisonnette de la célèbre Marion, à la jonction de la rue du presbytère; le Bas-Faouët, la rue des Cendres, le quartier des Ursulines avaient également le leur.

L'on faisait deux jeux, celui des jeunes gens et des jeunes filles, et celui des gamins qui avaient ramassé les pots.

Les jeunes gens et les jeunes filles formaient le cercle, en ayant soin de se tenir à une certaine distance les uns des autres. On leur réservait les vases qui se trouvaient dans le meilleur état. Ils se les lançaient, telles des balles, de main en main. Malheur au maladroit ou à la maladroite qui laissait choir le pot à terre; les mouchoirs de poche étaient roulés en instrument de flagellation et n'attendaient que l'occasion de tomber à bras raccourcis sur le dos du délinquant. Les jeunes filles pouvaient s'en racheter en embrassant trois cavaliers à leur choix.

Quant aux enfants, il leur fallait à tour de rôle casser un pot.

Et voici comment le jeu s'organisait: le gamin était placé à trois pas du vase qu'il devait frapper: on lui bandait alors les yeux, puis on lui mettait une trique entre les mains. A chaque coup qu'il donnait sans atteindre le but, les coups de mouchoir lui pleuvaient dru sur l'échine et sur la tête.

C'étaient, de part et d'autre, et jusqu'à la tombée de la nuit, des rires sonores auxquels s'associaient les exclamations joyeuses des parents qui assistaient à ces ébats en se rappelant le bon temps où, au temps de leur jeunesse, ils y prenaient une part plus active.

En un mot c'était peut-être un peu rude, mais c'était sain, c'était gai, c'était familial.

Pour toute la Bretagne

— Quasimodo: les vieux pots, mesdames!

Cette coutume n'était point particulière à la seule ville du Faouët.

Les Pontivyens d'un certain âge se souviennent encore fort bien d'avoir assisté, notamment à Tréneau, à des ébats de ce genre; plusieurs personnes nous en parlaient encore ces jours derniers.

Nous avons également retrouvé le souvenir de ces jeux à Ploërmel, ainsi qu'à Vannes. Le magasin pittoresque de 1883 dit ceci textuellement: « A Lorient, en Bretagne, le dimanche de la Quasimodo il y a une guerre générale contre toutes les marmites, cruches et pots-au-lait. »

Dans le dictionnaire d'Ogée, édition revue par Marteville et Varin, en 1845, on lit à l'article Guingamp qu'on avait conservé dans cette ville, jusqu'en 1829, « la coutume de fêter la Quasimodo par des réunions de casse-pots. »

Quelle est l'origine de cette coutume?

Nous avons lu quelque part qu'elle devait nous venir des Grecs qui, en plusieurs endroits, avaient conservé l'usage aux siècles derniers de célébrer, à l'époque de la Quasimodo, le retour du printemps par de vieux chants consacrés et en cassant dans les rues toute leur vaisselle de terre.

On nous a aussi dit qu'alors que nos pères observaient rigoureusement le carême, ils tenaient à célébrer le renouveau, le temps pascal venu, en brisant les pots dans lesquels ils venaient, pendant six semaines, de faire soupe maigre.

Mais ces usages d'antan n'existent plus qu'à l'état de souvenir, et nous doutons fort que l'on entende encore aujourd'hui au Faouët ce cri que nous avons jadis poussé nous-même:

— Quasimodo: les vieux pots, mesdames!

La coutume n'est pas aussi disparue que le croit l'auteur de cette note. Il nous souvient qu'un printemps qui fit une impression durable sur notre enfance (« ce n'est pas d'hier que j'vous cause », car il y aura bientôt vingt ans de cela) nous assistâmes à Pont-Scorff à une séance de Quasimodo. Nous voyons encore les jeunes gens et les jeunes filles faisant un cercle, où figuraient des membres de notre famille, au jour tombant, près du pont neuf. Nous nous souvenons que certaine fine rosse eut la délicatesse de jeter un pot à un cousin à nous, de si habile façon qu'il ne put pas le saisir. A peine le pot explosé à terre avec un *pâk!* caractéristique, notre malheureux cousin était poursuivi, saisi par les bras et les jambes, et on lui frappait le derrière par trois fois sur une pierre.

On nous affirme que nous-même avons pris part à ce jeu depuis. Ce souvenir nous échappe absolument. Mais il nous semble nous rappeler avoir vu sur des routes, au cours de promenades à pied ou en bicyclette, des débris de pots cassés témoignage d'une belle Quasimodo (1). En tout cas, cette année, le 30 Mars, deux gamins de Lorient sont venus nous déranger pour nous dire avec le meilleur accent du crû: « Bonjour! Y a pas de pots cassés, s'y vous plaît? » N'ayant pas encore lu l'*Ouest-Eclair*, nous avons mis quelques secondes à comprendre. Et c'est ainsi que nous avons su que ce jour-là on « faisait Quasimodo », comme nous disions étant petits, quand quelqu'un cassait de la vaisselle, ou que nous nous amusions à achever selon le rite de la Quasimodo quelque soupière hors de combat.

(1) Au village de Kerléano, — faut-il dire où il se trouve? — le 11 avril de cette année, il y avait sur la seconde terrasse circulaire, la plus élevée, (qui entoure le « Monument », c'est-à-dire le tombeau de Georges Cadoudal (ou Cadoudal), des débris de pots brun-rouges et noirs, suspects, ainsi qu'une pierre dressant un angle fort accusé. De plus l'herbe de cette terrasse était foulée, tandis que celle de la terrasse inférieure montait droite, verte et drue. Une jeune fille de Kerléano rencontrée dans le chemin qui descend à la chapelle de Saint-Cado, dite aussi « Chapelle du Reclus », répondit, interrogée, que les grandes personnes jouaient toujours à ce jeu, sauf cette année qu'on ne l'a pas fait, sans que personne en sache la raison. On n'a pas dû y penser. Seuls les enfants se sont amusés ainsi autour du tombeau de Cadoudal. — Qui trouvera désolantes et impies ces distractions en ce lieu, voudra bien reconnaître que cela n'a rien de plus grave que le fait pour les petits-neveux du héros et leurs hôtes de jouer au tennis à dix mètres de là. C'est même au moins aussi sympathique.

Ajoutons qu'au village de Kerléano, tout le monde parle encore breton, — sauf peut-être les « de Cadoudal », quand ils y sont. Mais repassez par là dans cinq ans, si vous en avez le cœur. Et vous aurez l'occasion de constater que grâce à la parfaite ignominie du mouvement breton, ce village qui aura toujours un intérêt puissant pour tous ceux qui savent ce qu'est la Bretagne, aura été irrémédiablement gagné par la contagion française. Et vous sentirez plus qu'ailleurs, là, près de ce tombeau monumental où repose partie d'un de nos plus grands héros, combien les régionalistes sont minuscules et écœurants.

×

Il y a à Vannes une certaine Porte Prison dont l'existence était fortement menacée l'hiver passé. C'est une partie de l'ancienne enceinte de Vannes, partie malheureusement abîmée par ce, que, des deux tours flanquant la porte, il ne reste qu'une seule. Telle quelle, cependant, cette porte a un certain cachet ; aussi, dès que le bruit de sa démolition courut, une petite émotion se répandit dans certains milieux ; et sitôt la ville se divisa en deux camps : les partisans de la Porte Prison, et ses ennemis ; ceux-ci invoquant l'hygiène, la commodité de la circulation, tout le tremblement, mais fortement poussés aussi, si-ron surtout, par un goût non dissimulé pour ce qu'on appelle l'art contemporain et le grand style des maisons de rapport ; ceux-là, par contre, faisaient appel au sentiment, parlaient du passé ; s'ils avaient osé, ils auraient invoqué le poétique des vieux murs ; mais comme, dans les villes de progrès, on en est encore à avoir honte d'éprouver des sentiments, le parti de la conservation chercha des raisons capables de faire meilleur effet sur les gens positifs, « pratiques », et, triomphalement, sortit l'argument des touristes : gardons la Porte Prison parce que cela attire les touristes. On devine ce que cela veut dire. — Bref, les deux partis s'avéraient aussi peu sympathiques l'un que l'autre, mais étant donnés la mentalité actuelle des propriétaires et l'état présent de l'art architectural, il n'y avait pas à hésiter : l'intérêt de Vannes exigeait la conservation à tout prix. En d'autres temps on aurait pu voir.

Le parti de la conservation semblait d'ailleurs le plus fort ; en tout cas, il se remua. Il s'agissait de trouver une certaine somme pour décider l'Etat et la Ville à en fournir une autre, de manière à pouvoir acheter la Porte Prison. On y parvint ; c'est très bien et nous n'aurions que de brèves félicitations à faire aux Vannetais si, comme par hasard, la Bretagne n'avait encore écopé dans l'affaire.

On fonda une société : « Les Amis de Vannes ». Excellent. Les Vannetais s'ennuient ; c'est un fait connu. Une nouvelle société ne peut qu'aider à réveiller cette ville et à en élever le niveau intellectuel, tout en y répandant une meilleure connaissance de son passé. Puisse cette reprise de contact avec le Pays la mener jusqu'à nous. — La nouvelle société se démena. Ses membres partirent en quête, c'est le cas de le dire, et s'ingénièrent à trouver les moyens de ramasser de l'argent. Quelqu'un sans doute pensa aux touristes. Il était juste d'imposer les touristes en vue de la conservation d'un monument auquel on ne tient que pour eux, vous savez bien. Evidemment, les Vannetais ont plaisir à le voir, mais c'est comme les hôteliers ont plaisir à manger de bons restes. Pour attirer les touristes, on pensa à une exposition. Mais comment l'appeler, pour attirer les touristes ? Eh ! parbleu ! « Exposition Bretonne » ! Cette question ! Nous autres, Bretons de sang et de langue, philologues, grammairiens, littérateurs, artistes ; nous, les nationalis-

tes bretons, ne sommes que de pauvres gens ridicules, pleins d'idées puérides, aux yeux des gens sérieux et rassis de toute la Bretagne. Les nationalistes, (et à *Brittania* plus qu'ailleurs) ont horreur de la niaiserie ; mais à *Brittania* on n'est que des sots, des « énerguènes » ; comme dit M. de l'Estourbeillon que notre sang-froid exaspère. Et les gens sérieux et rassis, pondérés, non chimériques, dès qu'il y a une niaiserie à faire, ils la mettent au passif de la Bretagne. — Tout de même, le mouvement breton, en Bretagne, du moins, n'est plus mené par l'*Union Régionaliste* !

Est-ce à dire que les Amis de Vannes aient tenu à faire une niaiserie ? Non, certes. Leur exposition, bien que petite, n'était pas mal. « C'était gentil », comme on dit, et nous ne sommes pas de l'avis de cet organisateur qui avouait « que l'on était plutôt refait de ses vingt sous ; on n'y retournait plus, mais il était trop tard. » Il y avait çà et là diverses choses intéressantes, notamment des œuvres de grande valeur d'un nommé Autissier, miniaturiste de talent du siècle dernier, ignoré chez nous de tout le monde, autant dire, jusqu'alors.

Seulement, le ridicule était qu'on avait voulu tirer sur la corde bretonne, (ah ! il fallait que ce fût pour les touristes... ! car pour les Bretons, fi !) et que personne n'avait su la faire chanter. Rien à l'exposition qui justifiait son titre ; ou presque rien. Des monnaies bretonnes ; mais la plupart étaient aux armes des ducs français. Un coffret du XII^e siècle ayant appartenu à un évêque breton, Guethenoc ; mais c'était un coffret de Bayeux. Un cuivre repoussé représentant censément une « nuit bretonne » : c'est-à-dire une lune, un peu de mer, un bout de lande, un menhir, une Kernouse et de pseudo-Korrigans ; mais à la Kernouse près, c'eût été bien mieux appelé « nuit germanique », pour ne la qualifier plus crûment. Sous une vitrine, de vieux papiers, parmi lesquels des proclamations républicaines du temps de la Révolution, en breton des divers dialectes ; mais elles étaient cachées aux trois-quarts sous les autres. Nous, nous les aurions mises en évidence, et en Pologne on eut agi comme nous sans doute. Mais les Polonais !... Mais nous !... Et puis, si des Bretons avaient envie de lire ces textes, la belle affaire ! L'exposition était pour les touristes.

On nous demandera alors, (comme on l'a fait déjà) : qu'auriez-vous donc fait à la place des Amis de Vannes ? Ça, c'est une autre question. Nous gardons nos idées pour nous ; pour le service de la véritable cause bretonne, du moins. Des idées pratiques, nous en avons quelquefois, et nous l'avons montré, peut-être. Nous n'en sommes pas chiches à l'égard des serviteurs de la Bretagne. Les Amis de Vannes en sont-ils ? Si oui, ils ne prouvent pas être bien au courant de la situation. Ils n'entrevoient même pas que si la ville de Vannes était plus nationaliste, ils eussent sauvé leur Porte Prison beaucoup plus facilement ; et que si leur société était plus nationaliste elle-même, elle puiserait dans son sentiment breton une vitalité nouvelle qui pourrait lui faire exécuter de grandes choses ; si elle re-

faisait de la cité dont il s'agit une ville bretonne, entre autres choses, alors cette société s'avérerait bien le groupement des véritables Amis de Vannes.

×

D'un mot bref et dur, M. Louis Dimier avait combattu dans l'*Action Française* une idée de crétin : réédifier le grand menhir de Locmariaquer, qui est en cinq morceaux dont l'un manque, et ce pour le seul plaisir des touristes et des niais de partout. Il paraît que cette protestation intelligente a valu à M. Dimier les honneurs des attaques d'un celtomane, originaire sans doute de Corse ou de Vasconie, et très qualifié, on le devine, pour parler au nom de la Bretagne. Le 29 mars, M. Dimier répond. Il convient d'approuver sans réserves sa réponse et de lui donner de plus en plus de publicité. Il n'est pas dit que l'opinion du public intelligent puisse quelque chose dans cette affaire ; mais il n'y a encore que sur elle que nous puissions compter. Car il ne faut pas espérer que le Conseil Général sache nous défendre. Il est bien trop flasque et trop empoisonné de bêtise politique pour cela. Et ceux qui penseraient à s'opposer à l'aménagement de la Bretagne pour « attirer les touristes, » et à l'abâtissement subséquent du pays, ne sont pour longtemps qu'une trop petite minorité.

La *Revue des Nations* du 1^{er} mars met une grande ardeur à me reprendre d'avoir combattu la restauration du menhir (j'avais dit *dolmen*) de Locmariaquer. Le rédacteur de l'article s'imagina que je poursuis dans ce monument l'œuvre des Celtes, hais de moi comme Romain.

Ce rédacteur se trompe. Ma protestation n'allait qu'aux raccommodeurs, nullement au monument. Je trouve fort bon que les pierres levées soient entretenues, et nos amis de Bretagne et d'ailleurs sont assurés de m'avoir à leurs côtés pour conserver celles qu'on menacera de détruire. Mais celle de Locmariaquer est en morceaux, qui ne sont pas même au complet, et je juge absurde de la refaire, comme je jugerais absurde de refaire de neuf tout autre monument de toute époque et de tout style.

Le Celtisme n'est donc pas en cause. J'ajoute qu'il ne saurait l'être à propos de pierres levées, qu'on n'a attribuées aux Celtes que par une supposition gratuite, partout abandonnée, sauf à la *Revue des Nations*, où il ne paraît pas qu'on connaisse très bien ce qu'on adore.

J'avertis ces messieurs qu'il a paru quelques ouvrages depuis la *Gaule Politique* de Marchangy et la *Vierge d'Arduène* de Mlle Elise Voïart.

×

Nous communiquant une circulaire par laquelle il demande « des renseignements précis et fréquents, des appréciations impartiales, une véritable « mise en place » sans complaisance, » relativement à la *Vie intellectuelle des provinces*, M. Charles-

Brun veut bien ajouter à sa signature ces mots : « Toujours très vivement intéressé par *Brittia*. Mais est-ce que tous les régionalistes se partagent équitablement voire défaveur ? »

Evidemment non. Nous n'avons jamais pensé à condamner au fond et en bloc tous les régionalistes sous prétexte que quelques imbéciles s'étaient glissés parmi eux et abusaient de leurs idées. Nous avons souvent été durs pour les régionalistes de Bretagne, pour ceux que ne rachète aucune parcelle de nationalisme, et durs, très durs, nous le serons encore. Il est certain que quelquefois on peut constater que c'est très gaillardement que nous les plaisantons. Mais si nous les plaisantons de la sorte, cela prouve en quelle piètre estime nous les tenons. Et si M. Charles-Brun savait quel rang ils tiennent dans la vie intellectuelle bretonne, il nous les abandonnerait plus nettement encore. Ils n'ont pas même le rang, en effet, du mendiant au bord du chemin du pardon ; un mendiant peut avoir sa noblesse et sa fierté. C'est souvent un vaincu de la vie, on le sait. Tandis que nos régionalistes sont placides et gras comme des laquais, et sont à considérer comme le garçon de buffet dans une gare. Et encore !

Bien que nous déplorions que le mouvement régionaliste en France ne sache pas être plus actif et plus influent, nous nous en serions voulu de jeter le discrédit sur l'œuvre de M. Charles-Brun. Nous avons écrit une fois à un de ses lieutenants que si nous étions nationalistes en Bretagne, nous étions régionalistes en France. Nous voudrions que le mouvement breton fut de plus en plus fort, afin qu'il pût mettre toujours plus d'énergie au service de la cause des provinces françaises et de France. Nous espérons qu'en retour les autres provinces ne marchanderaient pas leur appui à la Bretagne dans les cas difficiles. Ainsi on ôterait de plus en plus de raisons à la Bretagne de donner dans l'impasse séparatiste. — Mais justement, avouons à M. Charles-Brun que son mot à notre adresse est tout-à-fait opportun. Nous avons en effet un petit compte à régler avec une publication qu'il connaît bien. Et n'en déplaît à messieurs les régionalistes de Bretagne qui nous l'adresse et la délicatesse mêmes, chacun le sait, nous aimons mieux régler nos comptes à l'amiable qu'à l'agressive.

Il s'agit d'un petit bulletin auquel, M. Charles-Brun, son directeur, voudra bien nous le concéder, *Brittia* peut assez légitimement prétendre à se comparer. Ne serait-ce que pour le poids matériel, M. Charles-Brun ! Accordez-nous cela ! Donc il s'agit de l'*Action Régionaliste*, « Revue du Mouvement Fédéraliste et Décentralisateur, Bulletin mensuel de la Fédération Régionaliste Française. » — « Mince ! » s'écrie derrière nous l'ombre de Kei, le sénéchal d'Arthur, qui lit par dessus notre épaule. « Mince en effet, » lui répondons-nous ; « ce bulletin, tu le vois, n'a que seize pages. » C'est sans doute à cause de l'exiguïté de son format, insinue Kei le gabeur, qu'après avoir sollicité plus ou moins formellement l'échange avec notre bulletin, cette « Revue » a du faillir à son programme, et négliger d'annoncer la fondation de *Brittia*. Que voulez-vous ? On répond aux polites-

ses comme on peut ou comme on sait. Mais nous avons reparti à l'ombre gouailleuse du sénéchal qu'il fallait plutôt voir là une conséquence imprévue de notre franchise de parler au sujet des mauvaises idées de « not' députeu », comme on dit en celte ; nous avons nommé M. de l'Estourbeillon. Celui-ci en effet est membre du comité d'honneur de la Fédération Régionaliste Française ; tandis que nous ne sommes qu'un pauvre publiciste auquel il ne convient de penser que lorsqu'il s'agit de lui demander un peu plus de travail.

On comprend, nous souffle encore Kei, que ces Français préfèrent à la trop celtique *Brittia* la jeune touriste française *Breiz Dishual*, dont ils n'ont aucunement hésité à annoncer l'apparition en beau costume breton sur « la terre de granit recouverte de chênes », comme il convient de dire quand on ne veut pas avoir l'air ridicule. Et il est possible en effet que l'air où se complait *Brittia* soit trop vif pour les poumons français. Nous avons bien souvent l'impression que le régionalisme breton, « c'est un poumon qui vient de Fran-an-an-ce ! » M. Charles-Brun nous permettra bien de lui dire que nous sommes obligés de constater une certaine parenté entre les procédés de Jaffrenou, « imprimour regionalistus », et ceux de l'*Action Régionaliste* française. Car dans cette affaire, ce sont les procédés seuls que nous voulons considérer. — Nous continuerons sans compter nos politesses à la Fédération Régionaliste Française ; car bien que de la roture, nous sommes princes quelquefois ; quoique Bretons, nous sommes plus Français, *ouz ar red*, que les Français eux-mêmes. Nous espérons que M. Charles-Brun, d'ailleurs, est personnellement étranger à ces procédés un peu... régionalistes. Mais nous prendons, comme revanche, la liberté de lui dire que s'il n'était pas à la tête du mouvement, nous craindrions fort que le Régionalisme de France ne fût qu'un sirop tout-à-fait sans vertu.

×

Reparaît enfin dans *Ar Bobl* un ancien collaborateur (?) disparu à la suite de certaine querelle avec *Brittia*: Anaon Marzin. Il était depuis en traitement à l'hôpital. On nous annonçait récemment qu'« il commençait à remuer l'orteil du pied gauche », signe de mieux sensible. S'étant enfin reconnu dans ses entrailles et les ayant remises en ordre ; ayant retrouvé toutes ses âmes que Bleimor avait dispersé à grands coups de gaffe, Anaon Marzin parle. Il ramasse son bonnet, comme un débardeur qui vient de se faire corriger par le passant qu'il a assailli, et fait signe à ses comparses : « Rien à faire ! » Alors, il plaide pour l'union. On peut estimer que ce n'est aucunement à celui qui a mis le trouble dans le mouvement breton de plaider pour l'union ; mais si c'est parfaitement déplacé, c'est pourtant comme cela. Anaon Marzin réclame la paix. Il le fait en breton sous une forme fantaisiste pseudo-littéraire qui fait sourire, et qui se qualifie, comme par hasard, par la plus pure inconvenance du

ton. Il en arrive à faire appel à M. Le Braz, qui lui semble qualifié pour remettre tout le monde d'accord. Nous, toutefois, nous sommes mis hors de l'union. C'est qu'Anaon Marzin a gardé un souvenir horrible de *Brittia*. Au seul nom de quoi que ce soit qui s'y rapporte, les âmes du pauvre homme se bousculent, prêtes à s'enfuir. Ses talons s'écartent, ses genoux se rejoignent. Ses épaules s'élèvent, ses coudes viennent en avant, ses mains se crispent. Ses yeux s'injectent, son visage se tend, sa bouche s'ouvre, nerveusement. Son ventre s'agite, sa poitrine se serre, et la gorge contractée, il se met à jurer comme une chatte au nez d'un fox-terrier. Son maître s'étant fait pincer de façon un peu salée au premier avril, Anaon Marzin tient à nous faire savoir, pour la plus grande joie des bardes et des sous-bardes, qu'il ne vent pas de nous dans l'union. Il le fait en imaginant une scène où Le Goareguer a le beau rôle ; ce qui, hélas ! n'est qu'un rêve, ajoute naïvement le pauvre homme.

Étant ainsi fort heureusement mis hors de l'union, ce que nous n'aurons jamais à déplorer, somme toute, nous n'en sommes que plus libre pour appuyer la requête du « paour kez » Anaon Marzin. L'appel à M. Le Braz est fort clair, et il ne saurait s'y dérober sans quelque déshonneur, puisque cet appel lui est lancé par une voix si fière, si désintéressée, et si autorisée. C'est le moment, ou jamais, pour M. Le Braz, d'appliquer la devise qu'il nous disait être désormais la sienne, l'an passé : *Nemini, sed omnibus*.

S'il ne le fait pas, s'il se récuse avec certain sourire intérieur à peine exprimé qu'on lui connaît, qu'en conclure ? Les uns en feront un nouveau grief à M. Le Braz. Mais nous penserons, nous, que cela prouvera qu'en dépit des efforts de certains, le mouvement breton reste toujours une effroyable pétaudière, une caque sans nom, dont on est trop heureux d'être sorti pour ne pas craindre grandement de compromettre son bonheur. Cela prouvera encore que M. Le Braz n'a aucune confiance dans le mouvement breton. S'il était sûr de le voir aboutir grâce à l'union qu'il lui aurait rendue ; s'il savait à n'en pas douter que ce geste qu'on lui demande mettrait notre mouvement au niveau du mouvement intellectuel belge, par exemple ; alors, il hésiterait d'autant moins devant son devoir qu'il saurait qu'une opinion vaste et puissante lui tiendrait compte de son refus. Mais actuellement, il sait surtout qu'il sacrifierait en pure perte sa tranquillité aux plus petites gens qu'ait jamais porté la terre, et un temps précieux à des militants incapables de le mettre à profit.

Nous voudrions voir les « régionalistes » réfléchir longuement à ceci, — s'ils savent ce que c'est que réfléchir, — et méditer sur le rang qu'ils occupent en Bretagne, pour ne point parler de l'Occident.

×

La plus célèbre élucubration de M. Jean Boucher continue à déshonorer la Place de la Mairie de Rennes, et ce de diverses façons. D'abord par ce qu'elle a d'absolument inadmissible pour

le patriotisme breton. La servilité de l'attitude de la Bretagne n'est que trop certaine. M. Boucher a dû être bien étonné des protestations des Bretons. Le sculpteur que l'on a dit breton et qui n'est même pas seulement rennais, étant « d'Ceusson », s'imaginait sans doute que tout le monde chez nous avait l'âme des gargottiers banlieusards de son trou à limas ; et il nous représente la Bretagne par cet espèce de lucane, de *huil Sant-Pér*, qui ne peut jamais se dresser qu'à moitié. Et puis, qui a choisi la date figurant sur le monument comme étant celle de l'Union de la Bretagne et de la France : 1491 ? Est-ce M. Boucher ou le Médicis rennais, M. Janvier, maître ès-travaux en ciment armé ? Une erreur de quarante-et-un ans ! Et Rennes est une ville d'université ! Et les professeurs d'histoire n'interviennent pas ! Ou bien est-ce qu'on estime qu'ils ne comptent pas ? Et M. Dottin, qui était adjoint au maire de Rennes jusqu'à cette année, déclare, quand on lui en parle, que « cette erreur est si peu de chose... ! » Si on vous faisait des erreurs de quarante ans dans les compositions de licence, M. Dottin, diriez-vous que c'est peu de chose ? Et si on reportait l'acquisition du Maroc au traité de l'Isly, diriez-vous toujours que c'est très bien ? La date de l'union définitive de la Bretagne à la France est 1532, pas une autre. Ou bien, si l'on considère que les reprises de souveraineté qui nécessitèrent de nouveaux traités en 1532 et 1499 sont nuls, pourquoi s'arrêter à 1491 et ne pas remonter à 810, à l'année où le Débonnaire triompha de Morvan ?

Bluff grossier pour le plus grand profit des marchands de cidrasse et la plus grande renommée de Janvier-Médicis, voilà à quoi se ramène le monument prétendu national de Rennes. Naïfs, les édiles rennais avaient cru que toute la Bretagne affluerait à Rennes ce jour-là ; et leur grande fête nationale ne fut qu'une simple foire rennaise dont il ne reste rien, qu'un monument sans valeur.

Car au point de vue art, le travail du sculpteur de Cesson est au moins aussi discutable qu'au point de vue national. Tel Mécène, tels favoris. Des Médicis, Cosme eut Ghiberti et Donatello ; Laurent eut Michel-Ange ; Janvier a Jean Boucher. Celui-ci n'est pas sans quelque habileté manuelle, mais son art n'est pas non plus sans « littérature ». Ah ! certes non ! Et quelle littérature ! De la bretonnesque, dans le cas présent ; du Botrel mâtiné de Durochez. Des notations superficielles et du sentiment niais ; du pittoresque à moitié saisi et de l'archaïque puéril. Seulement intéressante la payzanne rennaise. Ah ! si cherchant sous le pittoresque extérieur, M. Boucher s'était efforcé de comprendre les Bas-Bretons comme il a compris ses compatriotes, il eût pu nous donner un monument acceptable. Et il se fût peut-être montré plus exigeant pour son plan général, tandis qu'il a su seulement grouper des éléments douteux en un frontispice de chapitre des *Lectures pour tous*, en un dessin facile, diffus et sans vigueur.

C'est une œuvre comme cela que l'on n'a pas craint d'encastrier dans un monument de Gabriel. Les professionnels les moins

envieux ne ménagent pas le groupe de M. Boucher. « Il a d'abord un gros défaut, nous dit un de nos amis : il n'est pas lisible. » Un peintre... Non ; nous ne reproduirons le jugement de ce peintre. Il est tout-de-même trop dur et trop franc. Nous savons bien qu'en juin dernier, un nommé Etienne Nicol qui pontifie à l'*Ouest-Eclair*, prétendit que la presse parisienne avait ratifié le jugement de l'*Ouest-Eclair*. Lisez : de M. Nicol. Oh ! les jugements de M. Nicol ! Ce poème ! Et ce précieux gendelle, « pour bien marquer l'injustice de l'accueil que ces Bretons, — continuons puisque nous avons commencé, à leur donner ce nom, (*sic*) — firent à un homme et à un monument qui sont pourtant bien nôtres (*sic*) », s'en fut colliger l'opinion du *Gil Blas* (*Pebèh blaz !*) d'*Excelsior*, du *Soleil* et du *Matin*. — Et *Comœdia* ? Il avait oublié *Comœdia*. Ce sera pour une autre fois, ainsi que l'avis du *Journal*. — Mais il dédaigna, lui, Nicol, l'avis d'un des hommes les plus compétents qui soient en art, M. André Hallays. Rapportons, nous, le jugement de ce maître : l'attitude donnée à la Bretagne par M. Jean Boucher « est une faute d'histoire et une faute de goût ».

×

M. Etienne Nicol n'est pas un imbécile, et quand il veut se tenir, il est à peu près intéressant. Quand il parle de musique ou de littérature, on peut le suivre sans déplaisir, si on n'admet pas toutes ses idées. Mais dès qu'il se tourne vers la Bretagne, il devient insupportable. Il se met à minauder comme une grisette. On croit le voir pérorer : la jambe avancée, hanchant discrètement, le coude droit collé aux côtes, la main mi-ouverte et l'index mi-tendu, il parle, protecteur, de notre « vieux pays ». Sur un ton élégant, il émet de lentes tirades d'un lyrisme convenu, ce qui se porte de mieux en ce genre ; ou bien, il s'égaie. Alors ce sont des grâces, des ris, des souris, des jeux de sourcils et de paupières à n'en plus finir. La plus malicieuse des jeunes filles n'a pas tant de nuances en une semaine sur le visage. — De grâce, une pomme là-dedans ! M. Nicol ne se fâchera pas, car Sa Science ne doit pas ignorer que le jet d'une pomme chez les Celtes est requête d'amour.

Et la voici la pomme, — une douce-amère : qui voudrait voir quelles différences il y a entre les défenseurs désintéressés de la Bretagne, (et particulièrement de sa langue), et ceux qui donnent dans le genre breton, celui-là n'aurait qu'à comparer deux contes de Toussaint : l'un, *Le Chapelet de la Morte*, donné par M. Duchauchix au *Pays Breton* ; l'autre : *Le Revenant*, publié par M. Etienne Nicol dans l'*Ouest-Eclair*. Examinez d'abord les titres, et le premier vous frappera certainement plus que l'autre, qui n'est que du tire-l'œil. Lisez, et vous serez assurément impressionné par le conte de M. Duchauchix, tandis que vous ne serez que médiocrement ému par celui de M. Nicol. Le premier de ces contes a pour thème une croyance populaire recueillie par l'écrivain dans le Méné, et l'écrivain n'a, en somme, que fait consciemment ce que le peuple fait inconsciemment : dévelop-

per l'histoire ; le second de ces contes n'est visiblement qu'une fantaisie, une mauvaise fantaisie, dénotant chez son auteur l'ignorance de la véritable Légende de la Mort. — Pour être breton, le premier de ces contes n'a pas dû être situé ailleurs que là où il a été recueilli, dans le Pays Gallo ; tandis que le second se passe comme par hasard en Basse-Bretagne, mais ce n'est pas assez pour qu'il soit breton. — Le premier est écrit avec soin et avec un grand respect pour le sujet ; le second n'est que de la copie hâtive. — Le premier est sobre et discret, et le thème parle de lui-même ; le second est un prétentieux délayage, au dramatique maladroit et forcé. — Le premier est un effort d'art instinctif ; le second, du genre, de la « littérature », « de la littérature que çà n'en vaut pas la peine », comme disait l'autre. — Malgré tout, il est bien certain que M. Nicol se croit un grand seigneur du journalisme breton auquel on ne saurait comparer le tout petit administrateur de *Breiz Dishual*. Entre les deux, pourtant, notre choix est fait et nous n'hésitons pas à montrer M. Duhauchix, de Laurenan, là-haut, à M. Nicol, comme un exemple de ce que l'on peut tirer de soi-même en se mettant sincèrement et humblement à l'école de la vraie Bretagne.

×

On nous a à plus d'une reprise reproché l'article publié par Bleimor dans le premier numéro de *Brittia* sur l'Almanach et les Abris du Marin Breton. On nous a dit que c'était une agression maladroite. En ce qui concerne l'Almanach, du moins, on nous a dit qu'il eût mieux valu demander à son directeur d'y faire plus large part aux choses bretonnes. — C'était ignorer d'abord que pareille démarche avait été tentée jadis sans succès, la direction de l'œuvre ayant argué des complications que causait la diversité des dialectes ; argument que, soit dit en passant, fallait être plat comme un régionaliste pour accepter. Que nos dialectes soient divers ou pas, est une question qui ne regarde pas les Français comme ceux de l'Almanach du Marin Breton, et sur laquelle nous les prions de taire leur avis. Car, (et ceci est le second point sur lequel nous voulons insister) nous ne saurions admettre, nous, Bretons authentiques, qu'il faille nous présenter en quémandeurs près d'une œuvre qui s'empare sans montrer plus de déférence de notre nom national. Nous ne voyons pas pourquoi nous n'aurions pas le droit d'être aussi fiers que n'importe quel parti politique français. Il est temps qu'on se dise qu'il y a d'autres Bretons sur cette terre que ces hôteliers de grande plage qu'on ne considère que si l'on veut.

Mais il faut bien reconnaître une chose : si la direction de l'Œuvre du Marin Breton se montrait déférente à notre égard, ce serait par bonne éducation et par courtoisie presque internationale, plus que par autre chose. Au point même que, du coup, elle nous désarmerait complètement, et l'humiliation de la Bretagne serait achevée. Humainement parlant, (ce qui veut dire : animalelement) en effet, l'Œuvre du Marin Breton est en

droit de nous répondre : « Ce n'est pas quand on appartient à un pays qui abandonne comme il fait le plus généreux de sa race, qu'on a le droit de le prendre sur ce ton avec nous. Vous nous devez de l'humble reconnaissance, au contraire, pour l'œuvre par nous menée à bien, et que vous n'êtes même pas capable d'entreprendre vous-mêmes. » Et c'est bien certain : qu'une œuvre comme celle-là ne soit pas nationale bretonne, prouve que ce pays est mûr pour tous les asservissements. Nous prions tous les Bretons d'y penser.

N'empêche que nous ne trouvions très mauvais, fort mauvais, que l'Almanach du Marin Breton ne soit pas plus empreint de nationalisme breton, notamment en ce qui concerne la langue. L'Almanach ouvre bien ses portes à des chéronades moralisatrices et à une sensible propagande catholique !

Y. D.

'N ur bolinat'



Puisque le temps est beau et que la bataille a calmi, mettons à l'eau un *figol* et allons à la godille parler avec quelques-uns et relever nos casiers. Tout nous dit que nous allons y trouver une bonne « cōtriade » (*kaotériad*).



Notre excellent confrère, M. Léon Le Berre écrit quelque part sous le titre : *Pe seurt peoc'h eo red d'ar skrivagnerien kaout etrezo ?*

« Barz ar Blawez » a skrivet da Jaffrennou, n'euz ket pell : « Daô eo d'ar Vretoned em em glevet, en em unani. Daô eo dezho ober o labour, war eun dro, ha gant nerz evit ma rofent eur vuez nevez d'Ar Vro ! Poent eo ! » Ia ! daô eo deomp, Bretoned gwirion, en em glevet, en em unani, beva e peoc'h etrezo ! P'neoc'h ! ha n'eo ket ar gir-ma, kroun-lavar ar Varzed, gir sakr, ma ve unan, brodet ouz houlouz o Laniskou ? Med pelec'h e kaver peoc'h pa'z euz tabutoù kriz, savet etre Breiz, etre izili ar Gorsedd, zoken, evel m'hon deuz gwelet, warlene etre tud « *Ar Bobl hag ar Pays Breton* » ? Ahendall na ren ket ar peoc'h etre difenerien Breiz, pa weler Diberder o skuilha dour c'houero « jassoni » war hema pe henez, eleac'h lakant e bluen zistag da gonta deomp, hep e-han, marvailhou tud diwar ar meaz, pe da deet e brezoneg Gwened « istoriou gaer an Iverzoniz ! »

Les propos de M. Le Berre ont ainsi la délicate propriété de se tromper parfois de destination. C'est la fine adresse bardique. Quand nous en serons par trop las, nous savons bien ce que nous avons affaire. Mais vraiment quand on vient nous parler de *Kassoni*, on oublie bien un peu vite que nous ne sommes ni barde-hérald, ni barde raté, comme tel « musicien ». Et quand on vient nous parler de paix, on oublie non moins bien un peu vite, que le désordre présent du mouvement est dû, plus encore qu'aux viles provocations de certains, à l'étroitesse d'esprit, à la politique censément inspirée et aux prétentions ridicules du Collège Bardique. Sans lui on se serait retrouvé quatre et cinq cents après Saint-Renan, et la paix n'eût pas été troublée depuis.

M. Le Berre dit encore, et fort judicieusement cette fois, ceci, que ses amis n'auront pas le bon goût de prendre pour eux :

« Ia ! lezomp, a goste, hon tabutoù ! Perag d'ad hini a labour er c'horn-ma euz lanneier Breiz-Izel, kaout fall ar pez a ra an hini a buon er c'horn-se ? Ama 'zo douar stù, abont douar distù ! Daô eo lakant, eubo, temzou dishenvel, lezomp 'ta peb-hini eber evit ar gwella, hervez mod e vro, rag evel-se ne rat ket droug abed ! »

Mais on aime beaucoup à voir les gens accourir pour vous claironner aux oreilles : cessez le feu ! au moment même où il tombe.



Il convient de découper, sans les commenter le moins du monde, certains passages d'un récent article de M. Berthoz dans *Ar Bobl*, lu par hasard. Il

faut en effet que chacun prenne ses responsabilités, devant sa conscience, ce qui ne regarde pas les autres ; devant l'opinion bretonne, ce qui est déjà plus intéressant ; enfin devant l'histoire, s'il y a lieu. Ayant pris à partie M. Berthou, et n'étant pas de l'école bardique, nous tenons à faire figurer ici ce qui peut passer pour une réponse à nos assertions en même temps qu'à d'autres. Et l'incident sera clos.

« Na ru, na guenn ! disaient les Bardes. Tenez-vous donc sur le terrain de la race. N'écoutez ni les politiciens, ni les sectaires. Tolérez-vous les uns les autres. Unissez-vous pour la défense de vos droits. »

« Il y a malheureusement des gens qui ne vivent que de l'état de guerre, dépouillant morts et blessés sur les champs de bataille. Essayez donc de rechercher les bases d'une paix durable. Vous vous heurterez sans cesse à ces vampires qui croisent votre route. Pour ces détraousseurs, les Bardes sont des apôtres dangereux. »

« Regardez bien autour de vous. Quels sont ceux qui combattent le bardisme ? Tous ceux qui profitent de l'état de guerre. Quels sont ceux qui sont avec les bardes ? Les amis du progrès et de la paix. »

« Mais d'ores et déjà les meneurs de l'U. R. B., inféodés à l'esprit étranger, rangent leurs troupes contre les défenseurs du pur esprit national. Ce n'est pas assez d'allumer la guerre en Bretagne. Voilà qu'ils s'ingénient à lancer les Bretons de Paris contre les Bretons de Bretagne ! »

« Avant 1870, les Allemands, déguisés en Monteurs d'Ours, pullulaient dans nos campagnes. Espions et délateurs se répandaient encore parmi nous. On pourrait, sans peine, trouver trente deniers dans la bourse de quelques Judas. Telles accusations sont colportées en troisième bisac qui portent leur marque d'origine. C'est dans l'ordre. Il fallait s'y attendre. »

« On ne peut plus s'aventurer sous la chénaie de Brocéliande sans courir le risque d'écraser tous les dix pas, un nœud de limaces, une vipère ou un crapaud. Qu'importe ! nous détruirons les enchantements de Viviane. »

X

Par ailleurs nous avertissons M. Berthou que moins il saura retenir ses bardes (on sait à qui surtout nous pensons) et leur faire garder la tenue qui conviendrait, comme, n'étant pas régionaliste, il ne nous plaît pas de nous arrêter à des questions de personne quand c'est un état d'esprit général qui est en cause ; moins bien, donc, se conduiront certains bardes, envers nous ou envers les autres, plus cher le Goursé paiera les frais de la casse. A bon entendeur...

X

De même que nous avons tenu à reproduire ici quelques mots de M. Berthou, nous ne pouvons consentir à passer sous silence la seule réponse que M. Le Braz veuille faire, nous le savons, à ce que nous avons écrit ici. Précisons que cette réponse était antérieure à la parution du dernier numéro de *Brittia*, sans quoi M. Le Braz, nous avons déjà eu l'occasion de le constater, ne nous eût rien écrit de tel.

M. Le Braz nous accuse d'abord d'avoir « montré, à son égard, une incompréhension si totale », alors que selon lui, il nous avait mis un plus à-même que d'autres de le mieux connaître, « que », etc. Constatons que M. Le Braz et nous, échangeons plus d'une fois sous des formes inverses le même reproche. Savoir alors qui a raison ? — « Dire », continue-t-il, « que c'est vous qui me parlez de mon « ironie », vous, qui me parlez de mon « scepticisme » ! Ah ! elle est déjà pas mal ornée, ma légende (car elle est née de bonne heure), mais vous l'enrichissez d'un chapitre assez inédit. » (Nous ? *Hm ! Hm !*) « Notez, d'ailleurs, que je n'ai nulle intention de protester : s'il y a une chose sur laquelle je suis fixé depuis longtemps, c'est l'innocence des protestations en pareille matière, et, comme je l'écrivais récemment à Le Mercier d'Erm, je suis celui qui ne rectifie jamais. Si des rectifications doivent être apportées un jour aux multiples images très contradictoires qu'un certain nombre de gens se font de moi, elles viendront — ou elle ne viendront pas — de qui elles doivent venir... quand je ne serai plus. Et ce n'est pas du scepticisme, cela, s'il vous plaît, mais du fatalisme, ou peut-être, tout au fond du vrai Le Braz, une vieille, une très vieille, et très douce, « ce très douce est à retenir : il n'est pas d'une interprétation facile, mais on peut estimer, cependant, qu'il s'accorde assez mal, d'une part avec un autre qualificatif qui va suivre, d'autre part avec le mot fatalisme ; que l'on nous excuse, mais nous ne concevons pas le fatalisme comme si doux. C'est peut-être bien le fatalisme doux, philosophie de tout repos, »

« que nous appelons le scepticisme » et très bretonne résignation, apprise au contact et dans le commerce constant de mon vrai jute, le peuple de Bretagne, j'entends de ma Bretagne à moi, de ma toute petite Bretagne prochaine, celle-là même dans laquelle je viens de rentrer avec délices, et d'où je me dis à toute minute que je n'aurais dû sortir jamais. »

C'est assez bien cela. Nous n'avons pas voulu le dire encore, craignant surtout de le dire sous une forme trop vive. Mais il y a longtemps que nous avons dû nous arrêter à cette explication : M. Le Braz est de Trégor, nous de Bro-Erec. C'est, croyons-nous, le secret de notre « inintelligence », l'un de l'autre. Les Haut-Yannetais de l'Arvor, auxquels nous appartenons certainement par nos hérédités, ne nous ont pas enseigné jusqu'ici le fatalisme doux ; mais rien que le fatalisme amer qui nous fait soupir sur le manque de liberté de l'homme, qui n'est pas ce qu'il veut. Et il est extrêmement rare que deux hommes se comprennent. « Il n'y a qu'un homme sur la terre », écrivions-nous une fois à M. Le Braz : « celui qu'on est. »

Revenons à la lettre de M. Le Braz. « J'ai nommé Le Mercier d'Erm. Ce pendant que vous vous apprêtez à me clouer au poteau du supplice et à danser autour de moi la danse du scalp, pour les propos publiés par *Breiz Dishual* (et où votre seule critique aurait dû commencer par faire quelque arrangement pas du tout dans ma formule), « il m'écrit », va-t-il, Le Mercier d'Erm, pour me demander de décider lequel avait eu, d'abord l'oreille la plus juste, ensuite la mémoire la plus exacte, de lui ou du rédacteur du *Breton de Paris*, les deux versions étant en effet fort différentes, encore que leurs auteurs fussent tous deux assis presque côte-à-côte. Vous pensez bien que je m'y suis refusé, ne possédant pas moi-même le texte de mes paroles authentiques. Les seuls archives en pareil cas seraient les cinq cents autres auditeurs qui, eux, n'avaient peut-être pas les mêmes raisons d'entendre dans un sens ou dans l'autre. Je ne vous conte, au reste, l'anecdote que pour vous montrer qu'il est facile de pendre quelqu'un, non seulement sur quatre lignes de son écriture, mais plus encore sur quatre paroles qu'il est censé avoir prononcées. » (Remarquons que nous voilà assez loin des termes du *lais de M. Le Mercier d'Erm* : « Ces paroles dont nous avons tenu à reproduire ici très fidèlement la substance, AVEC L'ASSENTIMENT DE L'ORATEUR... » Jusqu'ici, dans notre grande naïveté, nous n'aurions jamais pensé à supposer l'imposture, plus ou moins complète, chez un de nos confères. Nous avons donc bien fait de ne pas pendre sur le coup M. Le Braz. Nous nous sommes ainsi évité l'ennui de le dépendre aujourd'hui en lui présentant des excuses. N'empêche que dans son discours il y a eu quelque chose. » Et je n'insiste pas. Votre coup de tomahawk sera ce qu'il sera : je le collectionnerai avec beaucoup, très beaucoup d'autres, comme disent les Anglais ; car, de ce côté-là, je suis extrêmement riche et je ne peux dire que mes compatriotes m'aient laissé manquer de rien. Parfois, je vous l'avoue, je le regrette un peu d'avoir mangé de cet autre jour un joli mot de Le Berre à propos de Z... qui venait de lui jouer je ne sais quel sale tour et dont il disait si gentiment : « Personne n'a eu plus que moi à lui pardonner. » De combien de chers Bretons je ne serais pas autorisé à en dire autant !

Suit encore ceci, qui nous paraît singulièrement vrai, tant qu'on ne considère que la portée personnelle des agressions du dehors :

« Mais ce sont là paroles superflues... Au fond, voyez-vous, quand je compare les petites mélancoles qui peuvent nous venir des maladroites ou des injustices d'autrui avec les tristesses vraies, celles qui montent comme autant de fumées d'holocauste, des profondeurs de la vie même, je m'en veux d'avoir prêté aux premières ne fût-ce qu'un minimum d'attention, alors que nous n'avons pas trop de toute notre âme, de tout notre être sentant et pensant pour faire face aux secondes avec toute la dignité, toute la sérénité qu'elles demandent... »

X

Dès lecture du dernier numéro de *Brittia*, le « 20 Meurz 1912 », M. Léon Le Berre, de Quimper, s'est empressé de nous adresser une légère rectification sur une carte postale. Connaissant bien nos sympathies, il choisit avec une délicate attention pour nous écrire, une carte représentant sur « les Promenades du Port à Ker Botrel » en Pont-Aven, un monsieur de Dinan et une dame du Luxembourg, enveloppés comme enrubannés à la mode des Kernous. Nous en sommes quelque peu atteints de jalousie, car nous ne figurons pas en carte postale, nous. Bleimor a bien pensé un moment, quand il eût vu que tout militant breton qui se respecte devait avoir sa figure dans le commerce, à se faire « tirer » en loup de mer in *tempestale*. C'est-à-dire que, coiffé d'un magnifique et vert surfit, vêtu d'un jaune ciré, chaussé de bottes de mer, on le camperait sur un rocher bien « lectures-pour-tous » ; nous insisterions même, nous, pour qu'on lui mit une bouée dans la main droite, et quelques mètres de filin, (du filin breton que fournirait le séparatiste M. Loyant, de Nantes ?) dans la main

gauche. Et dominant la mer pleine de furie française, Bleimor, d'un geste grandiose, lancerait sa bouée dans les flots tumultueux. Dessous cette image on aurait mis, pour achever de copier ce motif de pendule qu'un ami nous faisait récemment admirer à Lorient : *Hardi ! Courage ! Cheer up ! Pluck up !* Et l'« Almanach du Marin Breton » aurait certainement consenti à éditer cela. — Mais voilà : Bleimor est têtue comme un séparatiste gallo. Il voudrait qu'on choisit un vrai jour de tempête avec de la vraie pluie tombant « à siaux » sur son surcoût. Alors, il faut renoncer à trouver un opérateur.

Meven Mordien pourrait être photographié en amiral celtic. Malheureusement on manque de données sur l'uniforme de ces hauts dignitaires. Tous les amiraux bretons que l'on connait dans l'histoire, l'amiral Le Bris et l'amiral La Réveillère, Portzmoguer, Coatanlem et Coetivy, tous sont ou ont été au service de la France. Et, d'autre part, les Mabinogion eux-mêmes sont muets sur le costume de l'amiral que du haut du rocher d'Harlech, Bendigaid Fran, roi suprême de la Bretagne insulaire, vit amener vers lui la flotte de Matholweh, roi d'Irlande. — Mais M. de l'Estourbeillon et Le Fur auront tôt fait de combler cette lacune.

Pour nous, il nous serait facile de trouver au théâtre Nicolazie une ténébreuse dérogue d'Ap Méphisto. Mais nous pensons que le mieux serait de rendre sa politesse à M. Botrel, et de nous transporter à Janzeu ou à Martigneu-Ferchaud, pour y revêtir la longue blouse bleue et le feutre roussi qui constitue le costume national des paysans de par là. Sur le coin de la carte nous mettrions un refrain caractéristiquement gallo :

*V'la la Saint-Jean qu'arrive ;
J' vas m' mariou !
J' vas m' mariou !...*

Ou bien encore :

*Descendons à l'ombre, à l'ombre !
Descendons à l'ombre du « bois » !*

Mais le chien est de dénicher une compagnie convenable qui veuille bien se parer du costume national de Martigneu-Ferchaud. En Serbie, pourtant, il est probable qu'on pourrait encore trouver une bonne Bretonne comme cela...

Mais où diable sommes-nous rendus ? Revenons à M. Le Berre. Il nous écrit :

« Allo ! Allo ! Dibredr ! Lavarit d'ho micherour, (*deihen* 241) a gavo, du-man, ar pez a garo — a galonou dero ! E chanter va breur Alan, marc'hadour kont e Kemper, « strat ar gar », meur a wezen dero, o c'hezic yac'h, a zo astennet war ar leur, ha prest da veza kizellet !

AR BERR.

Deihen 267 : Jaffrennou hen deuz lavaret d'in ha nann touet. — N'é ket hevelep tra. »



Breiz Dishual a entièrement consacré son numéro de Mars au « 193^e anniversaire de l'exécution de Pont-Callec ». Il va sans dire que l'interprétation de l'affaire est parfaitement maladroite et tendancieuse. On affirme que « le soulèvement national » (rien que cela) de 1719, « tendait à rendre à la Bretagne son ancienne indépendance », ce qui est singulièrement osé. On rend responsable de l'exécution « la monarchie française », qui serait parfaitement en droit d'en rejeter la responsabilité sur le Régent. On affirme que les noms des quatre « martyrs » doivent devenir « notre palladium, notre drapeau, notre cri de ralliement » ; c'est plutôt maigre comme enseigne, si notre mouvement breton veut être autre chose qu'un coup de gueule contre la France. On dit avec un soupir : « Nos temps n'autorisent plus de ces conjurations guerrières qui, dès le dix-huitième siècle, devaient avorter presque infailliblement. » Exemple la Chouannerie, qui au Pont du Loc, notamment, fut à deux doigts de la victoire. Et encore la Petite Chouannerie, qui n'a peut-être pas été étrangère à l'effondrement de l'Empire à Waterloo. — Des deux vrais coupables : Lambilly d'une part, qui fit rater le projet d'insurrection *loyaliste* que voulait Talhouet de Bonamour et qui eut parfaitement réussi ; Montaran, de l'autre, qui tint à ce que la répression fut sanglante. — de ces deux-là, pas un mot, auant dire. On dirait que Messieurs les Ex-Séparatistes, apologistes forcés de Pontcallec ignorent les travaux les plus sérieux publiés sur l'affaire. Et ils continuent à donner vingt-et-un ans, avec la Ville-marqué, au « jeune marquis », lequel, au moment de sa mort, frisait déjà la quarantaine, à ce qu'affirment certains auteurs bien informés.

Le numéro est par ailleurs rempli de diatribes diverses. Ne nous arrêtons qu'à deux chansons d'origine populaire, en langue bretonne. La première est, comme il fallait s'y attendre, *Maro Pontcallec du Barzaz Breiz*. Si les séparatistes, renseignés cette fois, et pour cause, ont eu le bon goût de ne pas donner cette guerre comme étant absolument populaire, il n'en est pas moins regrettable qu'ils n'aient pas précisé ce qu'il faut en penser. Cette chanson est en effet un des triquages les plus manifestes de la Ville-marqué, puisqu'il la donnait « en langue de Cornouaille », sans réfléchir

que Berné, où il prétendait l'avoir recueillie, est en Bro-Eeze. Ceci, le copiste de *Breiz Dishual* ne l'ignorait pourtant pas, car M. Loth l'a signalé dans *les Annales de Bretagne* en même temps qu'il publiait une guerre recueillie par lui à Lignol sur *Markiz Pontkellec*.

Reproduisant cette guerre, dont les versions ne sont aucunement rares, M. Le Mercier d'Erm, (sans être seulement à-même de la mettre en vers mais à peu près littéraire, ce qui en eut singulièrement facilité la lecture au plus grand nombre,) s'est donné le parfait ridicule d'y attacher de longues notes. Il étale ainsi à loisir son inexpérience complète et de la langue bretonne populaire, et du peuple breton, et de la poésie populaire. Maître chevilleur, il s'attarde cependant à prendre au sérieux des remplissages naïfs, sur le sens desquels il se méprend doublement. Fervent de l'impropiété, il discute quand-même des erreurs si manifestes qu'elles ne témoignent que... de ce qu'il ne sait pas voir : le peu d'importance accordé par le peuple aux faits historiques eux-mêmes. Et autre chose aussi. Et la véritable explication de la guerre, il l'ignore ; — comme il ignore, et avec lui tous ses amis, que des pages bretonnes qu'il eût trouvées grand profit à consulter, et une excellente reconstitution de la chanson, (reconstitution qu'on pourrait peut-être taxer de renouvellement,) ont été publiées par un des meilleurs militants bretons et un des plus modestes, qui signe J. H., dans la revue populaire exclusivement bretonne *Dihunamb*.

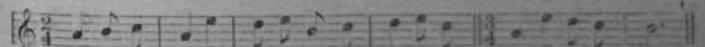
Ainsi, une fois de plus, les séparatistes ont prouvé d'eux-mêmes que leur prétention à mener le mouvement breton est tout ce qu'il y a de moins fondé ; que leur connaissance de l'histoire, leur grand bateau, est tout ce qu'il y a de plus suspect ; que leur ignorance du mouvement bretonnant, (qui est tout-de-même, par cela seul qu'il est bretonnant, un peu plus national que leur mouvement gallo, on nous le concèdera,) est manifeste. Et ils viennent de montrer une fois encore qu'ils n'ont rien à nous offrir que la plus creuse blagologie. — Avouons que nous les attendions à ce tournant-là.



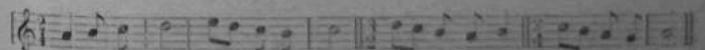
Mais puisque se trouve remise d'actualité la guerre populaire de Pontcallec, donnons-en une version que nous pensions n'avoir jamais l'occasion de publier. C'est une des premières chansons bretonnes que nous ayons recueillies, et elle ne fut pas sans nous impressionner fortement, quand sur notre demande, notre vieille amie Perrine Daniel, de Pont-Scorff, nous la chanta, il y aura trois ans cet automne. Nous invitons M. Le Mercier d'Erm à exercer sa sagacité sur ses altérations, et à nous donner le spectacle comique de son indignation devant l'ignorance où sont les Bretons de Kémenet-Héboé, (à ! les vilains ! Sont-ils réellement Bretons, les gens de ce pays-là ? Il n'y a pas de vrais Bretons que les Séparatistes, peuplade de langue romane disséminée dans le bassin de la Vilaine) de leur glorieuse histoire nationale. — Nous prions, par contre, ceux qui ne sont pas séparatistes de méditer sur ce que cette ignorance décèle.

Conformément à la coutume de *Brittania* nous mettons la chanson en vers littéraires, en la contractant le plus possible. La mélodie, si bretonne, a été notée par notre collaborateur Rhothino, et avec une célérité telle que la brave Perrine Daniel, qui n'était pas habituée qu'à Dihamel, n'est pas encore revenue de sa surprise. — (Comparez : *Quellicn, Chansons et Danses des Bretons*, p. 249 ; *Glorec en Dorz*.)

MARKIZ ER PONTKELLEC



Che-le-uet hol ha che-le-uet o ! che-le-uet hol ha che-le-uet



Che-le-uet hol ha che-le-uet Ur sa-son a si - dé sa - det

*Chelenet hol ha chelenet
Ur soñnen a-neù sañet ;*

*'Ziar Varkit er Pontkellec :
E veñet bras en des labet !!!*

*Un abili liñ en des quiseñet,
Avit mont d'er bodca de quibet.*

*Mell ar paouré é kish e vord
Hennec en des cas diabretet.*

« Laret d'emb, paoric' klah hou poed :
Men e ma Markiz er Pontkellec.

— Na reit-hui d'eim-mé ur péh a skoed,
Ha mé e hrei d'oh er havet.

— Ne rein ket d'oh ur péh a skoed.
Na pemp guennec, rein ket eue.

« Na pemp guennec, rein ket eue.
Meit mé e hrei d'oh er havet.

— É ma é ti person 'n Ignaol,
É évet er guin oh en daol.

« Un tokic plouz zo ar é ben.
N'es chet na don, na trialen.

« Ur chaochen lién ar é zúhar,
Dalhet int get liammeu bonal.

É bourh 'n Ignaol, p'oent ariuet.
Barh un hotel oent antréet.

Barh un hotel oent antréet
Hag er Markiz hé doé kavet.

« Bonjour, Markiz er Pontkellec.
Guerso é oemo klah hou kavet.

« Na breman p'har 'bes hou kavet.
Hui zet genoumb-ni de Huened.

— De Huened genoh n'en stein ket,
Ken ma vein bet é Pontkellec.

« Ken ma vein bet é Pontkellec
É klah me abit aleuret. »

D'er Pontkellec e oé kaset.
É abit aleuret en doé guisket.

É abit aleuret en doé guisket,
Avit mont d'er prizon de Huened.

É Guened, pe oé artuet.
'N ur gampric huen e oé laket.

'N ur gampric huen e oé laket.
De hortoz ken ne vezé jujet.

Er vadam 'n es skriñet ur lihér.
Ha d'er Markiz de zont d'er yér.

Kaer hé doé kaset lihérien.
Hag er Markiz n'hé ket endro.

Er vadam laré d'er hocher :
« Lakeit me voétur ar 'r paüé.

« Lakeit me voétur ar 'r paüé.
Mont de glah er Markiz d'er gér. »

P'oé aru er hocher é Guened.
'Kréne er paüé get é ronsed.

'Kréne er paüé get é ronsed.
Hag er Markiz 'n oé goulennet.

« Mar dé er Markiz e glasket.
N'oh ket déit mat 'vit er havet.

Rak ma é ben ar er paüé.
'Hoari boulen get er vugaté. »

Y. D.



Ouvrages reçus : Sept numéros de la revue *Les Argonautes* (Sansol, éditeur) fondée et dirigée jadis par M. Le Mercier d'Erm. — *Chomit er gear!* excellente brochure de propagande contre l'émigration, par Klaoda Ar Pral. En vente (0 fr. 30) chez l'auteur à Landivisiau. — *Notennou diwar-beun ar Gelled koz*, chapitre X. « La vie domestique chez les anciens Celtes ». Par Meven Mordiern et Abhervé. Lajal, édité, Morlaix. Prix : 0 fr. 30. — *Contes et Légendes de Bretagne* (10^e série) par M. Cadic. En vente 112, rue de Valenciennes, Paris — 0 fr. 75.

Récemment parus : *Ar verc'h hé divreac'h mougn*, pièce de théâtre tirée d'un conte de Noël de M. Le Braz par M. Léon Le Berre. Edité par le Pays Breton, rue de la Comédie, Lorient.

« Coucous » de Trégor, de Léon et de Cornouaille ;
Gallos du Nord :

Vous n'avez plus aucune excuse pour ne pas savoir lire
le breton maintenant qu'existe

La Langue Bretonne en 40 leçons par F. VALLÉE

Troisième édition revue et augmentée, 1^{er} volume. Prix : 1 fr.
En vente aux bureaux de KROAZ AR VRETONED
SAINT-BRIEUC. — 27, Boulevard Charner

Morbihannais, Gens du Redonnais et du Nantais :
Vous n'avez plus aucune excuse pour parler français aux
bretonnants de chez vous, maintenant qu'existe

Le Breton Usuel (Dialecte de Vannes)

ou Manuel Français-Breton contenant un précis de grammaire, des Listes
Alphabétiques de Mots Usuels et des Conversations.

Par LOEIZ HERRIEU, barde

Prix : 2 francs. En vente aux Bureaux de DIHUNAMB
LORIENT. — 52, Rue de la Comédie

Il faut dire la vérité :

Il n'y a présentement

AUCUNE SOCIÉTÉ

à s'occuper sérieusement du salut de la langue bretonne et
du relèvement de la patrie.

Le meilleur organe de formation pour un militant breton, le
seul qui puisse le mettre bien au courant de ce que doit être un
mouvement celtique et par suite une nation celtique est

AN CLAIÐHEAMH SOLUIS

(Le Glaive de Lumière)

organe de

« La Ligue Gaélique d'Irlande »

(« CONNRADH NA GAEDHILGE »)

25, Cearnog Rullain, BAILE ATHA CLIATH, (Dublin), IRLANDE.

Prix : 6 sh. 6 d.

Tout breton s'intéressant au mouvement celtique doit suivre ce
mouvement dans les autres nations et lire

AN DÉO-GRÉINE

(Le Hayon de Soisil)

organe de

« l'Association Gaélique d'Ecosse »

(An Comann Gaidhealach)

108, Hope Street, GLASGOW, Ecosse.

Prix : 6 sh. 6 d.

Le premier devoir de tout breton est
d'être abonné à

KROAZ AR VRETONED

le seul hebdomadaire rédigé en Breton
(27, Boulevard Charner, Saint-Brieuc)

4 FRANCS PAR AN

Et à

Dihunamb

la seule revue d'action bretonne en Breton
(54, Rue de la Comédie, Lorient)

1 FRANC PAR AN

Le second devoir de tout Breton
est de trouver de nouveaux abonnés à

KROAZ AR VRETONED

ET A

DIHUNAMB

LA PLUS TOUCHANTE DES REVUES BRETONNES

ARVORIG

qui fera l'Arvor grande et bretonne.

Tout enfant bourgeois qui ne sait pas lire ARVORIG, sa
revue, n'est pas breton.

S'abonner (1 fr. 25 par an) chez Fr. EVEÏÑ, à Tréguier

Le plus national des livres bretons

ISTOÉR BREIH

Histoire de la Bretagne en langue bretonne

Deuxième édition ; sur beau papier. — Prix : 5 francs.

Doit se trouver dans toute bibliothèque bretonne

La troisième édition sur papier ordinaire, pour la propagande, se vend
30 fr. les trente exemplaires.

S'adresser aux Bureaux de DIHUNAMB

En vente au bureau de Brittia, au profit de la cause bretonne :

MARIE-HÉLÈNE

Histoire d'amour

par F. QUER

Prix : 0 fr. 60 franco

En vente aux bureaux de BRITTIA

quelques exemplaires sur bon papier de

IMRAM MAEL-DUIN

ou

« NAVIGATION DE LA BARQUE DE MAEL-DUIN

QUI FUT PENDANT TROIS ANS ET SEPT MOIS A ERREUR SUR L'Océan »

Adaptation en breton d'un récit irlandais dont la dernière rédaction
remonte au dixième siècle.

«... Eur marvailh dudius euz an amzer goz, a gavo, ouz e lenn, ar Vre-
toned a Vreiz kement a blijadur hag o breudeur a Iwerzon, gant henvel eo,
daoust d'an disparti ha d'an amzer, spered ar Gelted... » (Kroaz ar Vre-
toned).

Prix : 1 fr. 50 franco.

Demander aux bureaux de KROAZ AR VRETONED les

NOTENNOU

Diwar-ben ar Gelted koz o istor hag o sevenadur

DASTUMET HAG URZIET GANT MEVEN MORDIERN HA LAKET E
BREZONEG GANT ABHERVÉ.

En cours de publication : quatre brochures illustrées déjà parues ; l'unité
0 fr. 35 franco.

« Jusqu'à présent rares sont les livres bretons instructifs... Dans l'intérêt
même de la Bretagne une rédaction s'impose.

Et c'est bien le sentiment de la nécessité d'une percée qui a poussé Meven
Mordiern à réunir en un volume qui sera publié par fascicules, les renseigne-
ments les plus sûrs que l'on puisse avoir sur les anciens Celtes, leur histoire
et leur civilisation. Voici, pour la première fois peut-être, depuis que l'on
pense à sauver la langue bretonne, que paraît un ouvrage destiné aux classes
cultivées, car les auteurs, comme ils le disent dans leurs préfaces, n'ont eu
d'autre désir que de rendre service aux bardes, et à tous les Bretons, prêtres
ou autres, qui ne se désintéressent pas de l'antiquité celtique. Ils ont voulu
fournir à leurs compatriotes quelque chose qui fut comme un manuel breton
de cette antiquité...

La traduction d'Abhervé est une importante contribution à l'établissement
d'une langue littéraire bretonne utilisant dans la mesure du possible les
ressources que présentent les différents dialectes sans cependant se réduire
à l'un d'eux : elle est remarquable en outre par l'effort fait pour expulser
les mots étrangers, même les plus abstraits, et les remplacer par des indi-
gènes authentiques. Abhervé mène fort habilement la lutte pour l'indépen-
dance de la langue bretonne et il prouve que celle-ci peut trouver chez elle
des mots pour tout désigner....

...Encore une fois le salut de la langue bretonne est uniquement une
affaire de volonté. Oui ou non, voulons-nous qu'elle soit sauvée ? Si oui,
on admettra que [...] cette brochure de six sous [...] pourrait marquer
une date dans l'histoire de la langue bretonne. — URIEN, *Clocher breton*
Septembre 1911).

Ni zo peur :

é hanù Breih,

komenanderion neùé,

mar plij genoh !

Ha Breih d'hou péo !

POUR NOS ÉDITIONS



Intéressés par notre programme, des amis nous ont conseillé d'ouvrir une souscription permanente en vue d'activer notre action. Nous y consentons volontiers et nous prions en conséquence ceux de nos lecteurs qui partageraient l'opinion de nos amis sur l'utilité d'une souscription, de vouloir bien adresser à l'administrateur la somme dont ils pourraient disposer en notre faveur.

L'argent ainsi recueilli servira à constituer un premier fonds pour les éditions de Brittia. Nous avons en effet plusieurs éditions de plus haut intérêt en vue et nous sommes assez convaincus de leur utilité pour oser prier sans fausse honte nos compatriotes de faire preuve à notre égard de cette folle générosité celtique dont les Bretons semblent perdre jusqu'à la plus simple notion, dès qu'il s'agit de questions nationales. On ne réagira jamais trop vivement contre ce triste effet de la romanisation de notre patrie et nous serons heureux d'inscrire ici sur un tableau d'honneur le nom des personnes qui auront à cœur de prendre la tête d'un mouvement si salutaire. C'est une collaboration que nous sollicitons, pas autre chose. C'est le devoir de chacun de travailler pour la Bretagne selon la nature et l'étendue de ses moyens. D'aucuns, les plus nombreux donnent leur tête et leur plume, leur peine, ce qui n'est rien, et leur temps, ce qui est beaucoup. A d'autres, trop rares encore, de payer les imprimeurs. Mais qu'il soit bien entendu, pas plus qu'un abonnement, une souscription, si forte fût-elle, ne saurait engager en rien la liberté de la revue.

M ^{me} et M. Yvan TILLENON.....	5 fr.
P. GUÉDON	1 fr.
M. PARPIEL	1 fr.
E. MASSON	1 fr.